

@

Camille IMBAULT-HUART

**LA CONQUÊTE
DU TURKESTAN
PAR LES
CHINOIS
1758-1760**

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

à partir de :

Récit officiel de
**LA CONQUÊTE DU TURKESTAN
PAR LES CHINOIS (1758-1760)**

traduit du chinois et annoté
par Camille IMBAULT-HUART (1857-1897)

Bulletin de géographie historique et descriptive, 1895, pages 87-144.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2013

TABLE DES MATIÈRES

[Avant-propos](#)

[Le récit officiel](#)

[Appendices](#)

I. [Liste des descendants du prophète Mahomet dont plusieurs régnèrent dans le Turkestan oriental](#)

II. [Inscriptions relatives à la pacification du Turkestan chinois](#)

Inscription rappelant la pacification des tribus mahométanes,
gravée sur la stèle de Yarkand

Inscription rappelant la pacification des tribus mahométanes,
gravée sur la stèle de Yarkand

III. [Notices biographiques sur quelques généraux du règne de K'ien-loung](#)

Pan-ti

Tchao-'houeï

Ming-joueï

Alikoun

Akoueï

[Notes](#)

AVANT-PROPOS

@

p.087 Ce récit est textuellement traduit du *K'in-ting sin-kiang tche-lio*, Description des *Nouvelles frontières* (Dzongarie et Turkestan chinois), rédigée et publiée par ordre de l'empereur *Tao-Kouang*, ouvrage très important dont nous avons donné précédemment une analyse succincte ([102](#)). Composé, d'après les archives de l'empire, par la commission qui a présidé à la rédaction du *K'in-ting sin-kiang tche-lio*, il présente un caractère d'authenticité absolue et a la valeur d'un rapport ou document officiel : à ce titre, il ne saurait manquer d'offrir le plus grand intérêt aux personnes qui s'occupent de l'histoire de la Chine et du Turkestan.

On sait qu'en Chine l'histoire officielle d'une dynastie, destinée à figurer dans les annales de l'empire, ne s'écrit et n'est mise au jour qu'après que celle-ci a cessé de régner : les statuts de l'État, aussi bien que les précédents et les traditions, s'opposent formellement à ce qu'on publie l'histoire incomplète d'une famille encore régnante. Comme la dynastie tartare-mandchoue des *Ts'ing*, actuellement maîtresse des destinées de la Chine, occupe le trône depuis 1644, nous ne possédons, sur les événements, les guerres, etc., qui ont eu lieu depuis cette époque, que des renseignements en général d'une authenticité douteuse ([103](#)). Le travail dont il s'agit, puisé p.088 aux sources les plus autorisées, auxquelles personne, sans la permission du Fils du Ciel, ne peut avoir accès, nous donne la substance des pages qui seront consacrées plus tard, dans les annales chinoises, aux campagnes des armées de l'empereur *K'ien-loung* dans le Turkestan. Il vient très heureusement corroborer, compléter et rectifier en certains points nos connaissances sur cette période de l'histoire que nous devons principalement aux missionnaires français, alors en faveur à la cour de Péking et contemporains des faits qu'ils ont racontés dans le style et la manière d'écrire l'histoire de leur temps ([104](#)).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

On se rendra compte de l'importance de ces rectifications par l'examen des notes, peut-être trop nombreuses, qui nous ont paru de nature à éclairer notre texte.

Il importe d'ajouter que ce morceau est écrit dans le meilleur style historique chinois, sobre et concis, mais toujours précis et clair, exempt d'allusions littéraires qui rendent souvent si difficile la lecture des ouvrages chinois : c'est le modèle du genre ([105](#)).

Un historien de la dynastie actuelle, *Oueï Yuan* ([106](#)), qui, par sa position, a été à même de consulter les documents conservés au bureau des historiographes, a également consacré un chapitre de son ouvrage, le *Cheng vou ki*, au récit des campagnes dans le Turkestan. Sous certains rapports, son travail est plus complet que celui de la commission du *K'in-ting sin-kiang tche-liao*. Nous en publierons un jour la traduction.

@

[LE RÉCIT OFFICIEL]

@

La vingt-deuxième année *K'ien-loung* (1757), après la pacification de l'*Ili* (107), des difficultés s'élevèrent aux frontières mahométanes (dans le Turkestan).

Lorsque les Dzungars exerçaient leur autorité tyrannique sur les tribus mahométanes (108), le chef des mahométans était *Mohammed* (109) ; depuis des générations, sa famille résidait dans les deux villes de Kachgar et de Yarkand (110) et était respectée de tous. *Galdan Tseriyng* (111) l'appela auprès de lui et le fit jeter en prison. Il emprisonna également les deux fils de *Mohammed* dont l'aîné s'appelait *Bourhân-uddin* (112) et le cadet *Khodjo-Djân* (113). C'est à eux qu'on a donné les noms de grand et petit *Khodja* (114).

Au moment où notre armée pacifia l'*Ili*, *Mohammed* était déjà mort. *Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân* vinrent à la rencontre de nos troupes pour faire leur soumission. Le maréchal *Pan-ti* (115) demanda p.089 à l'empereur l'autorisation de les mettre en liberté : il fit reconduire *Bourhân-uddin* sous escorte à Kachgar pour qu'il administrât ses anciens sujets, et il invita *Khodjo-Djân* à rester pour maintenir dans l'ordre les mahométans qui habitaient dans l'*Ili*.

Les deux frères étaient indignes de confiance : *Khodjo-Djân* se montra plus déloyal que *Bourhân-uddin*. Lors de la révolte d'*Amoursana* (116), *Khodjo-Djân* aida ce dernier et attaqua les *Taidji* et les *Tsaisang* (117) qui prêtaient leur concours à l'empereur.

Lorsque *Amoursana*, battu, s'enfuit chez les *Khassaks* (118), *Khodjo-Djân* trouva moyen de se réfugier à Yarkand en vue de soulever les mahométans. À ce moment, *Tchao-'houei* (119), maréchal de l'*Ili*, envoya *Amintaô* (120), général de brigade des troupes mandchoues, avec mission de se rendre dans les villes mahométanes et d'examiner l'état des choses. *Khodjo-Djân* saisit *Amintaô* et le fit mettre à mort.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Puis, de concert avec *Bourhân-uddin*, il occupa la ville de *Yarkand* et se révolta ouvertement. Tous deux invitèrent les autres villes mahométanes à se soumettre à eux et ils restèrent dans l'expectative, attendant qu'on répondît à leur appel.

Au printemps de la vingt-troisième année (1758), *Yarkhachan* (122), maréchal portant le titre de *ts'ing-ni* (123), partit à la tête de notre armée pour les châtier. Au cinquième mois, il arriva devant la ville de *Kou-tché* qu'il attaqua, mais sans succès (124). *Khodjo-Djân* vint au secours de la ville avec les gens de *Chayarh* (125). *Ts'ebouteng Tchabou*, prince de *Kalkas* (126), alla à sa rencontre et le bâtit à *Khorkhos* (127) ; il y fit prisonnier un *tsaïsang* nommé *Ouotchot'o*. Le général de brigade des troupes mandchoues *Aïlounga* (129) atteignit de nouveau *Khodjo-Djân* sur les bords de la rivière *Oken* (130) et fit un grand carnage des rebelles. Dans cette rencontre *Khodjo-Djân* perdit son étendard. C'est cette bataille qu'on a appelée la victoire de *Khorkhos* (131).

Khodjo-Djân se retira avec ses soldats débandés dans la ville de *Kou-tché*, il en fit fermer les portes et se prépara à la défendre. Peu après, à la tête de quatre cents cavaliers, il profita de la nuit pour franchir les lignes des assiégeants et s'enfuit dans la direction de l'ouest.

Au septième mois, notre armée reprit la ville de *Kou-tché* (132). *Mahmoud* (133), ancien bey de *Chayar*, rendit la ville de *Chayar*, et *Akouas* (134) et *Pokai* (135), mahométans de *Saïrim*, rendirent cette dernière ville. À ce moment, *Yarkhachan* fut puni pour avoir montré trop d'indulgence envers les rebelles (136) et *Tchao-'houei*, maréchal portant le titre de *ting-pien* (137), le remplaça.

Au huitième mois, l'armée de *Tchao-'houei* arriva à *Tchorkotcho* (138) et reprit *Khoten* : l'ancien bey *Khodjîs* (139) apporta le cens de la population et la soumission de la ville (140).

Ce *Khodjîs* était d'une famille très respectée de *Ouché* ; il s'était distingué autrefois en accompagnant l'armée qui avait battu et fait

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

prisonnier *Dawatchi* (141). Lorsque *Khodjo-Djân* était venu au secours de *Kou-tché*, il avait pressé *Khodjîs* de prendre parti pour les rebelles et l'avait invité à résider à *Aksou* pour attendre les événements. Quand il revint battu, les gens d'*Aksou* ne le reçurent pas ; alors *Khodjîs* l'engagea à aller à *Ouché*. À la tête de ses gens, *Khodjo-Djân* arriva devant cette ville qui ferma également ses portes pour se défendre. Les habitants de ces deux villes offrirent alors leur soumission au maréchal. C'est ainsi qu'on reprit *Aksou* et *Ouché* (142).

Au neuvième mois, notre armée se dirigea sur *Yarkand*. *Khodjo-Djân* défendait la ville avec quatre mille cavaliers et six mille fantassins. En outre, *Bourhân-uddin*, avec trois mille cavaliers et deux mille fantassins, vint de *Kachgar* se joindre à lui. Ils refoulèrent tous les gens de la campagne dans la ville, coupèrent tous les riz, creusèrent de larges fossés près de la ville et élevèrent de hautes tours (redoutes), afin de résister (143).

Le sixième jour du deuxième mois, notre armée arriva devant *Yarkand* (144). *Tchao-'houeï* et ses officiers continrent l'ardeur des troupes et divisèrent celles-ci en corps du centre, de l'aile gauche et de l'aile droite. Chaque corps avait une avant-garde et une arrière-garde. *Tchao-'houeï*, à la tête des officiers de la garde impériale, *Oche*, *Fou Ling-an*, etc., commandait le corps du centre ; son avant-garde était conduite par *Ming-joueï* (148), sous-gouverneur militaire ; son arrière-garde, par *Kaô Tien-chi*, général de brigade des troupes chinoises. À l'aile gauche, *Omoupou* général de brigade des troupes mandchoues, commandait l'avant-garde ; *Aïlounga*, général de brigade des troupes mandchoues, l'arrière-garde. À l'aile droite, *Yéoudoun*, général de brigade des troupes mandchoues, commandait l'avant-garde ; *Touan tsipou*, surveillant général, l'arrière-garde ; *Mandjortou* (155), honoré du titre de *Batourou* (156), l'Éleuthe, *Tasi Ts'erigng*, chambellan de la garde impériale, les troupes d'embuscade.

L'armée se rangea en bataille à l'est de la ville. Les troupes des p.091 deux ailes et d'embuscade s'avancèrent et s'emparèrent des tours (redoutes). De chacune des portes de l'est et de l'ouest sortirent quatre

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

ou cinq cents cavaliers rebelles. L'armée resta immobile, en ordre de bataille, devant eux. Dix officiers à la tête desquels étaient *Omoupou* et *Ming-joueï* conduisirent contre eux les meilleures troupes. Les rebelles sortirent (de la ville) en plus grand nombre encore, mais ils furent défaits en trois combats. De nouveau, trois ou quatre cents cavaliers sortirent par la porte du nord pour nous attaquer à revers : ils furent arrêtés par *Yéoudoun* qui en tua un grand nombre et les empêcha d'avancer. Le combat dura de six heures du matin à quatre heures du soir. Battus, les rebelles rentrèrent dans la ville pour la défendre (160).

Les espions ayant donné l'avis que le bétail et les bagages des rebelles étaient sur la montagne *Ingge dsipan* (161) au sud de la ville, il fut décidé de changer le camp de place en vue de diviser les forces des rebelles. Le treizième jour, *Tchao-'houeï* envoya *Ailounga* occuper la route de Kachgar par laquelle pouvaient venir des secours, puis, de l'est de la ville, il transporta son camp, en contournant les murs, pour attaquer la partie sud. Nos troupes commencèrent à traverser le *Khara-ousou* (162) ; à peine quatre cents cavaliers étaient-ils passés que les ponts se rompirent et qu'une masse de dix mille rebelles environ s'avança pour livrer bataille.

Tchao-'houeï divisa ses troupes en trois corps : lui-même, il se mit au centre ; *Yéoudoun* se plaça à droite, et *Omoupou* à gauche. Les trois corps s'ébranlèrent ensemble et attaquèrent l'ennemi par devant et par derrière. La cavalerie rebelle, battue, revint harasser notre armée sur les flancs, mais les chevaux n'avaient plus assez de forces, ils ne pouvaient plus galoper. *Kaô Tien-chi*, général de brigade des troupes chinoises, *Sanko*, général de brigade des troupes mandchoues, *Oche* et *T'ot'oungô*, officiers de la garde impériale, tuèrent un grand nombre de ces rebelles. C'est là la bataille de *T'oungkouslouk* (165).

Notre armée franchit de nouveau le *Khara-ousou* et se dirigea vers l'est où elle s'établit solidement dans un camp immense (166). Les rebelles creusèrent des fossés pour détourner les eaux, mais nos troupes leur résistèrent suivant les circonstances. En creusant au milieu du camp, nos soldats trouvèrent des silos remplis de grains ; ils

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

ramassèrent aussi beaucoup de balles et de boulets. Au troisième mois intercalaire, les troupes n'avaient pas l'air d'être ^{p.092} affamées et elles avaient conservé toute leur vigueur. C'est ce qu'on a appelé le siège de la rivière Noire.

Peu de temps auparavant, l'empereur *Kao-tsoung-choan* (168), considérant ; que *Tchao-'houei* et *Fou-tô* (169) étaient depuis longtemps à l'armée et que leurs mères étaient avancées en âge, avait nommé le comte *Namoutchari* (170), maréchal portant le titre de *ts'ing-ni*, et le directeur de ministère *San-t'ai* (171), sous-gouverneur militaire, pour aller remplacer *Tchao-'houei* et *Fou-tô*.

Ils arrivèrent à ce moment à la rivière Noire et éprouvèrent un échec (172). *Aïlounga* était retourné à *Aksou* ; de concert avec *Choukhédé* (173), sous-gouverneur militaire d'*Aksou*, il arriva au secours avec une armée. Le sous-maréchal *Fou-tô* opéra sa jonction avec eux.

Le sixième jour du premier mois de la vingt-quatrième année (1759), ils arrivèrent à *Khourman* (174) et défirent *Khodjo-Djân* qui était venu à leur rencontre et leur avait livré bataille. Le lendemain, les rebelles occupèrent de nouveau de hautes collines pour résister à notre armée. *Fou-tô* les attaqua avec impétuosité, la bataille dura un jour et une nuit.

Le huitième jour, les rebelles s'avancèrent de tous côtés pour arrêter notre marche en avant. Notre armée marcha en ordre de bataille, traversa à gué la rivière de *Yarkand*, puis, faisant volte-face, tira de nouveau une bataille qui dura un jour et une nuit.

Sur ces entrefaites, *Alikoun* (175) sous-gouverneur militaire, vint de *Barkoul*, à la tête de mille chevaux, se réunir à l'armée. *Alikoun* et *Opoche* divisant leurs troupes en deux corps, attaquèrent brillamment les rebelles qui, épouvantés, se dispersèrent. Ces deux officiers opérèrent alors leur jonction avec *Fou-tô*. Notre imposante armée inspira dès lors une grande terreur.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Nousan et *Opoche*, à la tête de l'aile droite, attaquèrent les rebelles, tandis que *Alikoun* et *Aïlounga* les prenaient à revers avec l'aile gauche, et que *Fou-tô*, avec le corps du centre, leur livrait en même temps bataille. On tua plus de mille rebelles. *Bourhân-uddin* fut atteint d'un coup de feu au côté : on le transporta grièvement blessé dans la ville.

Le quatorzième jour, le siège (du camp de la rivière Noire) fut levé et notre armée, ramenée par ses chefs, retourna à *Aksou* (178).

Lorsque *Tchao-'houei* avait attaqué *Yarkand* pour la première fois, il avait détaché *Tsiring-tchabou* et *Kobouchou*, officiers de la p.093 garde impériale, ainsi que le chef mahométan *Huduï*, pour aller inviter *Khoten* et les six villes qui en dépendent à se soumettre (181). Lorsque le camp de la rivière Noire fut assiégé, *Khodjo-Djân* envoya un de ses partisans *Abdou Kerim*, avec six cents hommes environ, pour circuler entre *Khoten* et *Yarkand*, faire des incursions et harasser la première de ces villes ; *Tsiringtschabou* et ses officiers se divisèrent pour défendre les trois villes d'*Ylitsi*, de *Kharakhach* et de *Ouroung khach*. Quant aux autres trois villes, elles embrassèrent le parti des rebelles (183).

Quand notre armée retourna à *Aksou*, on envoya au secours de *Tsiringtchabou* les généraux de brigade des troupes mandchoues *Batoutsirkhar* (185), *Hourki* (186), etc. ; (quand ceux-ci arrivèrent), ils attaquèrent les rebelles par surprise à la faveur d'un épais brouillard, et firent trancher la tête devant les lignes de bataille aux chefs rebelles *Abdou'kailik* (187) et *Khodjias* (188), le reste s'enfuit. On reprit ainsi *Khoten* (189).

Au sixième mois, notre armée partit d'*Aksou* (190) et s'avança par des routes différentes. *Tchao-'houei*, passant par *Ouché*, prit le chemin de *Kachgar* ; *Fou-tô*, passant par *Khoten* prit celui de *Yarkand* (191). *Bourhân-uddin* s'enfuit de cette ville à *Kachgar*. Là, il enleva du bétail, expulsa un millier d'habitants, franchit les montagnes et se dirigea vers l'Ouest.

Le troisième jour du sixième mois intercalaire, *Ming-joueï*, à la tête de l'avant-garde, s'empara du pays jusqu'à *Yk'os* (192). Six chefs,

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

parmi lesquels étaient *Kharatohko* et *Tsimor* (193), vinrent se soumettre à lui. On s'avança jusqu'à la ville de *Kachgar*. Les habitants mahométans vinrent au devant de nos troupes, se mirent à genoux et offrirent des bœufs et du vin. On reprit ainsi *Kachgar*.

Khodjo-Djân s'enfuit également de *Yarkand* et se réunit à *Bourhân-uddin*, Les anciens beys de *Yarkand* rendirent la ville. On reprit ainsi *Yarkand* (194).

Les deux frères, chefs rebelles, voulaient se jeter dans le *Badakhchan* (195), leurs partisans désiraient se réfugier à *Andjidjan* (196). Ils ne purent tomber d'accord.

Ming-joueï, à la tête de l'avant-garde, atteignit les rebelles à *Khoskhoulouk* (197) ; ces derniers cachèrent leurs bagages et leurs femmes, et, au nombre de six mille, gravirent les hauteurs pour résister. Notre armée monta à l'assaut, se battit avec fureur pendant six heures et trancha la tête à plusieurs centaines de rebelles.

^{p.094} Les autres s'enfuirent dans la direction du *Badakhchan*. Croyant que nos soldats les poursuivaient, ils s'arrêtèrent et se mirent en embuscade entre les deux montagnes d'*Artchour* (198). Puis, avec des troupes ayant mauvaise apparence, ils essayèrent d'attirer nos soldats.

À ce moment, notre armée toute entière arriva. *Fou-tô* commandait le corps du centre, *Khodjîs*, prince de troisième classe, *Huduï*, duc, et *Touansipou*, commandant de troupes, l'assistaient. *Ming-joueï* et *Akoueï* (199), sous-gouverneur militaire, conduisaient l'aile gauche, assistés par *Opoche*, commandant de troupes. *Alikoun* et *Barou*, sous-gouverneur militaire, assistés par *Oumoupou*, commandant de troupes, dirigeaient l'aile droite. *Hourki* et *Yéoudoun*, commandants de troupes, conduisaient les troupes d'élite de gauche et de droite. *Ortengo*, *Laôkok'obeisat*, etc., officiers de la garde impériale, honorés du titre de *batourou*, commandaient les réserves. *Tsiringtchabou* formait l'arrière-garde. Les lignes de bataille ayant été solidement disposées, l'armée s'avança comme un mur.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Alors les deux montagnes, à gauche et à droite, que les rebelles occupaient, furent enlevées par les corps d'élite de gauche et de droite. Maîtres des hauteurs, ces derniers repoussèrent les rebelles en bas et en tuèrent un grand nombre. Les rebelles, ne pouvant tenir, se dispersèrent en désordre. À cette vue, les soldats de l'arrière-garde des réserves et de l'avant-garde de l'aile droite se précipitèrent en avant rivalisant d'ardeur, en même temps que le corps du centre. L'aile gauche, l'aile droite et l'arrière-garde du centre chargèrent avec une force égale. L'attaque fut faite avec la plus grande bravoure. Les rebelles ne purent résister, ils prirent la fuite dans toutes les directions. Nos troupes les poursuivirent pendant vingt *li* environ et en tuèrent un bon nombre. Elles s'emparèrent d'une quantité incalculable d'armes et d'étendards.

Cependant les rebelles se réunirent de nouveau, et, défendant un pic élevé, ils essayèrent de résister. Tandis que les troupes de l'aile gauche et de l'aile droite les attaquaient de front, les corps d'élite des deux ailes et les réserves tournaient secrètement les hauteurs et les prenaient en même temps à revers. En outre, le corps du centre détachait quelques troupes qui avaient ordre de faire semblant de piller les bagages afin d'attirer les rebelles de ce côté.

^{p.095} Les rebelles, terrifiés, franchirent les hauteurs et prirent la fuite. Alors le corps du centre suivi de l'aile droite se précipita en avant et leur tua du monde ; avec l'aile gauche, les troupes attaquaient ainsi simultanément devant et derrière. La fuite se changea en déroute. On massacra plus de quatre mille rebelles, on fit prisonniers plusieurs dizaines de beys ([203](#)).

Au septième mois (septembre 1759), nos troupes, poursuivant les rebelles, arrivèrent au *Siri-koul*, autrement dit le *Yéchil koul nor* ([204](#)). *Bourhân-uddin*, qui s'était enfui dans les premiers avec deux cents hommes, occupait les collines situées à l'ouest du lac ; il avait établi là son refuge. *Khodjo-Djân*, pressant devant lui une masse de dix mille hommes environ, s'était réfugié sur les montagnes situées au nord du lac ; il tenait et gardait également les pics dans la direction de l'est.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Fou-tô ordonna d'abord à *Alikoun* de courir tout droit aux collines de l'ouest en passant par la rive méridionale du lac ; puis, lui-même, il attaqua les rebelles par les pics de l'est. Les rebelles avaient confiance dans leur position et dans les obstacles naturels qu'elle présentait. Notre armée s'élança à l'assaut et monta même de gros canons sur les hauteurs ; mais comme l'attaque restait infructueuse après plusieurs heures de combat, *Fou-tô* fit choix de plusieurs dizaines d'habiles fusiliers qui gravirent les hauteurs en passant au nord des montagnes et attaquèrent les rebelles qui se trouvaient sur les sommets des pics. Puis il envoya *Khodjîs* et *Hudui* planter sur les sommets des étendards mahométans et ordonner aux mahométans récemment soumis de crier aux rebelles de se rendre.

Tout à coup plusieurs milliers de mahométans qui étaient sur les montagnes, tenant leurs enfants par la main, demandèrent à grands cris à se soumettre. Le bruit qu'ils faisaient était pareil à celui du tonnerre. Ils étaient dispersés dans les montagnes, cachés dans les hauteurs, ils descendirent en courant. *Khodjo-Djân* ne put les empêcher, il en frappa seulement plusieurs de son sabre. Les fuyards n'en furent que plus nombreux.

Lorsque *Alikoun* avait couru à la rive méridionale du lac, il y avait trouvé des rocs s'élevant à pic. Les cavaliers ne pouvaient s'y avancer, alors il marcha à pied à la tête de ses soldats et gravit les hauteurs en poussant de grands cris. Avec des armes à feu il attaqua de loin les rebelles établis sur les montagnes du nord.

La base de ces hauteurs est baignée par le lac. Là, le chemin est p.096 étroit et ne laisse passer à la fois qu'une seule voiture ou un seul cavalier. Les bagages et les serviteurs des rebelles obstruaient en grand nombre la rive. Séparé des rebelles par celle-ci, il passa la nuit à combattre de loin l'ennemi ; il lui fut impossible de gravir les hauteurs.

Le lendemain, avec force lamentations, les rebelles demandèrent qu'on reçût leur soumission. Le nombre de ceux qui se rendirent fut de douze mille environ. On leur prit un étendard et un sabre mahométan, ainsi que plus de dix mille têtes de bétail (205).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Khodjo-Djân profita de la nuit pour contourner les montagnes et s'enfuit au *Badakhchan* avec *Bourhân-uddin*. *Fou-tô* envoya un émissaire informer le khan de ce pays, *Sultan Chah* (206), des crimes des deux chefs rebelles et lui enjoindre de les faire prisonniers et de les lui livrer (207).

Sultan Chah s'empressa de charger de liens *Bourhân-uddin*, puis, avec des troupes, il cerna *Khodjo-Djân* sur le mont *Alkhoun tchou-kha* (208). Les rebelles se retirèrent sur les bords de la rivière *Boo tsinar* (209). *Sultan Chah* s'avança avec ses gens. Les rebelles ne purent résister, ils étaient blessés au dos, aux jambes et à la poitrine (210). Ils furent faits prisonniers et emprisonnés à *Tchaidjab* (211), endroit qui sert de prison dans le *Badakhchan*.

Sultan Chah envoya alors un de ses gens auprès du maréchal pour offrir sa soumission. Il fit mettre à mort *Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân*. Le corps de *Bourhân-uddin* ayant été volé, il livra seulement ensuite, dans une enveloppe, la tête de *Khodjo-Djân* (212). Il vint faire sa soumission à la tête de cent mille familles de sa tribu et trente mille familles du *Bolor* (213).

Au deuxième mois de la vingt-cinquième année (1760), l'armée de l'ouest revint victorieuse (214).

Dans la trentième année (1766), *Sou Tch'eng* (215), gouverneur d'*Ouché*, et *Abdullah, Hakim bey*, dont les principes d'administration étaient défectueux, maltraitèrent la population mahométane.

Au deuxième mois, le bey *Kaïhemtoula* (218) et plusieurs autres profitèrent de la circonstance pour susciter des troubles. Ils massacrèrent les fonctionnaires et les officiers, et, maîtres de la ville, se révoltèrent ouvertement. *Ming-jouei*, maréchal de l'*Ili*, réprima cette révolte. Le quinzième jour du huitième mois, notre armée entra dans la ville. *Ouché* fut ainsi de nouveau pacifiée (219).

@

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

APPENDICE I

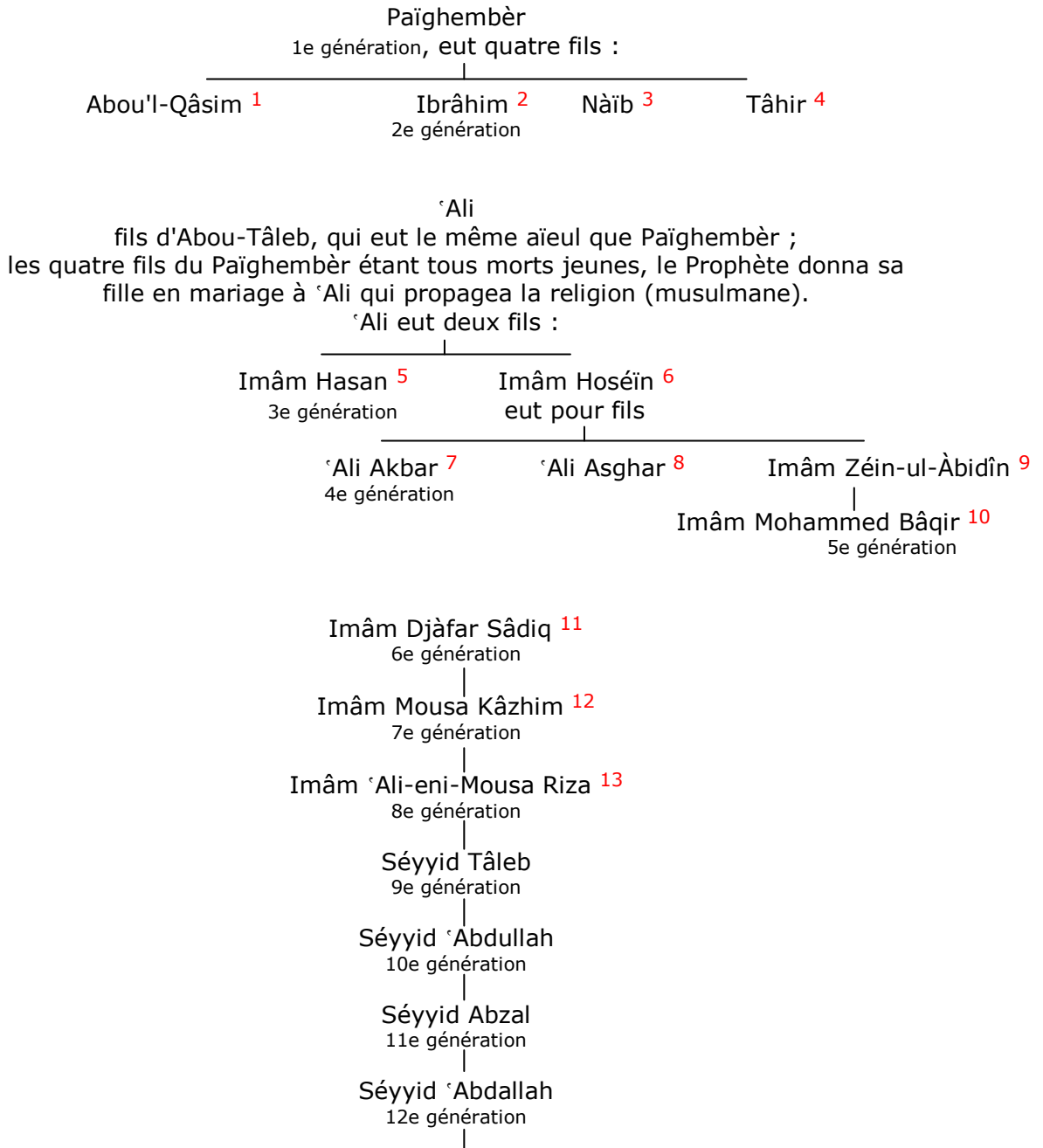
Liste des descendants du prophète Mahomet dont
plusieurs régnèrent dans le Turkestan oriental

@

p.097 Le *Si-yu t'oung ouen tche* donne, au livre XI, p. 7, recto, et suivantes sous le titre de **派噶木巴爾族屬**, la généalogie des descendants du *Païghembèr* ou prophète Mahomet ¹. Nous l'avons publiée en 1881, d'après un résumé du *Si-yu t'oung ouen tche* rédigé en allemand par Klaproth qui existe en manuscrit à la Bibliothèque nationale de Paris (Fonds chinois), dans notre ouvrage intitulé [*Recueil de documents sur l'Asie centrale \(appendice II, p. 64 à 67.\)*](#) La comparaison de ce travail avec le texte même du Dictionnaire géographique et biographique de l'Asie centrale, que nous ne possédions pas à cette époque, et les observations, remarques, etc., que nous devons à M. Clément Huart, drogman à l'ambassade de France à Constantinople, en ce qui concerne notamment les noms en 'houei cités par le *Si-yu t'oung ouen tche*, nous ont permis de rectifier très heureusement l'orthographe et les transcriptions de Klaproth. Nous croyons donc utile de reproduire ici, avec les corrections nécessaires, la généalogie dont il s'agit. p.098

¹ *Païghembèr*, mot persan qui signifie *envoyé, prophète*, est transcrit en chinois par **派噶木巴爾, 派罕巴爾 et 別諸拔爾** et expliqué par **天使**, envoyé du ciel (*Si-yu t'oung ouen tché ; Cheng-vou-ki*, etc.). Le *Ming che* (Annales des Ming) transcrit Mahomet par **謨罕焉德** et *païghembèr* par **別諸拔爾** (*Ming che, Si-yu tchouan*, Description de l'Asie centrale).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)



¹ En arabe : le père de Qâsim. C'est un des surnoms de Mahomet.

² Nom arabe d'Abraham.

³ (Mandchou et mongol *Taib*) *Naïb*, arabe : lieutenant, vicaire.

⁴ (Restitué d'après le mongol), orthographe fantaisiste du nom propre Tahir qui signifie *pur*.

⁵ (Mandchou-mongol : Imam asan) l'Imâm Hasan, fils aîné d'‘Ali et l'un des imâms reconnus par la secte des chiïtes.

⁶ Imâm Hoséïn, frère de Imâm Hasan, tué à Kerbéla.

⁷ ‘Ali Akbar, ‘Ali le grand.

⁸ ‘Ali Asghar, ‘Ali le petit.

⁹ Imâm Zéïn-ul-àbidîn, nom du quatrième imâm des chiïtes.

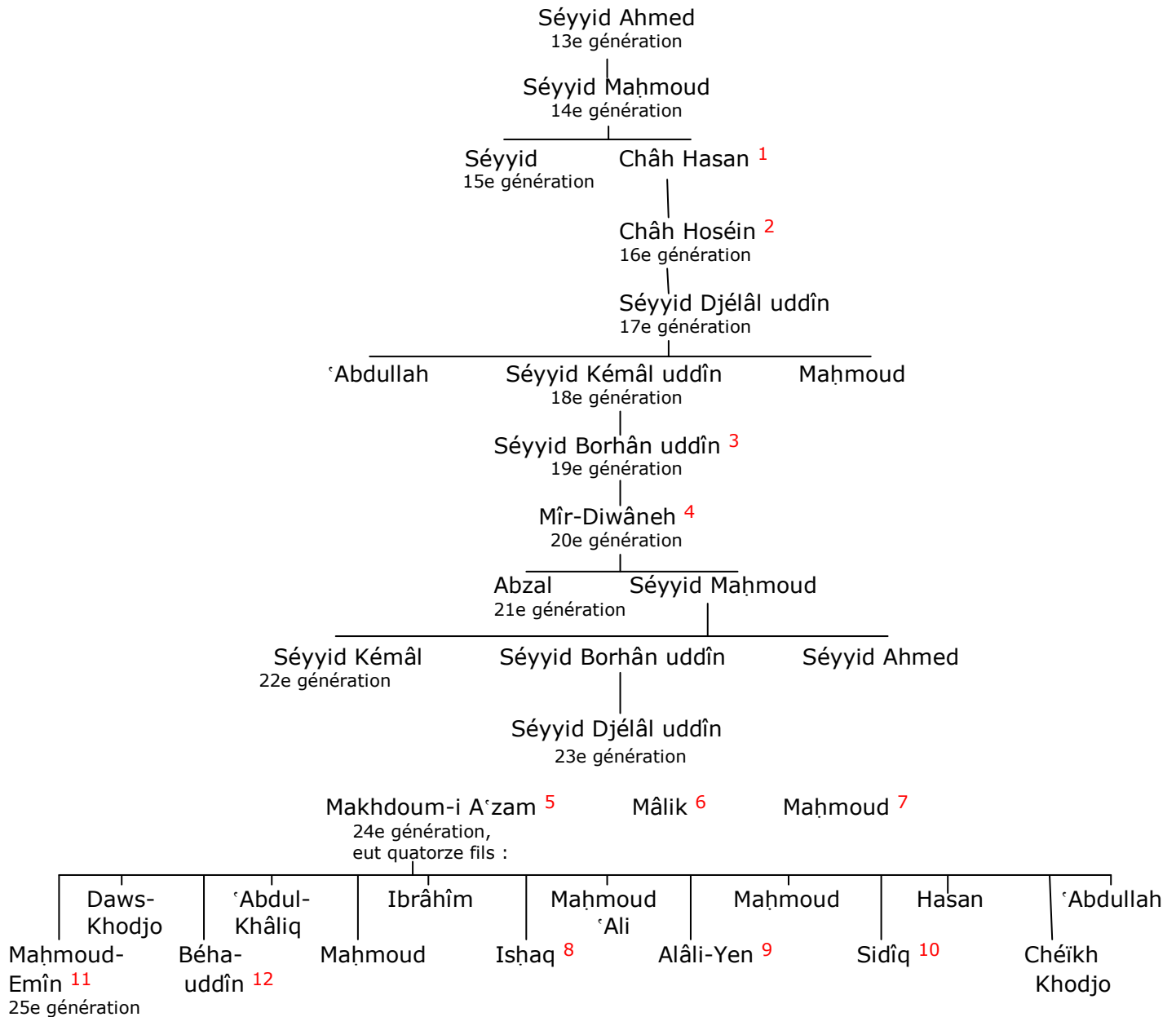
¹⁰ Imâm Mohammed, cinquième imâm.

¹¹ Imâm Djàfar Sâdiq, sixième imâm.

¹² Imâm Mousa Kâzhim, septième imâm.

¹³ Imâm ‘Ali-bin Moura Ridha (Riza), huitième imâm et fils du précédent.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)



¹ Le roi Hasan.

² Le roi Hoséin.

³ Lisez Séyyid Borhâm-uddîn.

⁴ Le *'houeï* est illisible. On croirait lire Mindi-Uanèh. En lisant Mîr-Diwânèh, cela signifierait, en persan, l'Émir fou.

⁵ Lisez, d'après le mongol, Makhdoum-i Aʿzam, « le grand maître ».

⁶ Mâlik, en arabe : prince, gouverneur.

⁷ Vide supra.

⁸ Nom arabe d'Isaac.

⁹ Mongol et mandchou : Alalyen.

¹⁰ Peut-être Sidîq, *le Véridique*, surnom d'Abou-Bekr.

¹¹ Maḥmoud, l'homme de confiance.

¹² Le *'houeï* donne Bâhâ-oudîn, pour Béha-uddîn, splendeur de la religion (?). Le *Si-yu t'oung ouen tché* ajoute ici : « les douze branches, de Béha-uddîn à Abdullah, allèrent habiter dans les régions de Bokhara et de l'Indoustan : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de leurs fils et petits-fils. »

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Maḥmoud Emîn, fils aîné de Makhdoum-i A'zam, eut pour fils

Qâsim ¹ Mousa ² Mou'min ³ Mohammed Yousouf ⁴
26e génération

Daws Khodjo, second fils de Makhdoum-i A'zam, eut pour fils

Mouṣṭafâ ⁵

Mohammed Yousouf, quatrième fils de Maḥmoud Emin, eut pour fils

Hidâyèt-ou'llah Khodjo ⁶ Kârâmân Khodjo Khân Khodjo
27e génération

Mouṣṭafa, fils de Daws Khodjo, eut pour fils

Ouchi Khodjo

Hidâyèt-ou'llah Khodjo, fils aîné de Mohammed Yousouf, eut pour fils

Baba-Khodjo ⁷ 'Abel-us-Samad ⁸ Mehdi Khodjo ⁹ Hasan ¹⁰ Bourhân-uddin ¹¹
28e génération

Kârâmân Khodjo, deuxième fils de Mohammed Yousouf, eut pour fils

'Abdul-Khâliq ¹² Mou'min ¹³ Hosâin

¹ Vide supra, 2e génération. Le *Si-yu t'oung ouen tche* ajoute : Qâsim et Mousa allèrent s'établir à Bokhara : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de leurs fils et petit-fils.

² Nom arabe de Moïse : « Ses descendants allèrent s'établir à Balkh : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de ses fils et petit-fils ».

³ Pour Mou'min, vrai croyant, fidèle musulman.

⁴ Yousouf, Joseph. D'après le *Si-yu choueï tao-ki*, livre I, p. 3, Mohammed Yousouf alla s'établir à *Kachgar* : « C'est de cette époque que date l'origine de la religion de l'Islam à *Kachgar*. » (*loc. cit.*)

⁵ Mouṣṭafâ, l' élu (de Dieu).

⁶ Le *'houeï* donne : Ḥiclayatou-'llah Khodjo ; arabe, lisez Hidâyèt-ou'llah Khodjo (a Deo datus magister).

⁷ Mongol et mandchou : Yaya Khodjo.

⁸ Le *'houeï* donne : 'abdo Samat, lisez 'Abd-us-Samad.

⁹ Ses descendants allèrent s'établir dans l'Indoustan : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de ses fils et petit-fils.

¹⁰ Vide supra.

¹¹ Bourânoudoun, corruption de Bourhân-uddin. Mongol et mandchou : Bouranidoun.

¹² Vide supra.

¹³ Vide supra.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)



¹ Suléïman (Salomon).

² Mongol et mandchou : Kodjidjan.

³ Mahmout, lisez Maḥmoud. Le *Si-yu ki* (ou *Si-yu ouan kien lou*) transcrit ainsi : 木墨特 (livre VI). Notre Récit officiel : 瑪哈墨特.

⁴ Vide supra.

⁵ Vide supra.

⁶ Vide supra.

⁷ Mandchou et mongol : *Boronidou*. Le 'houei donne *Bourounoudou*, corruption de *Bourhân-uddin* (vide supra). Le *Si-yu t'oung ouen tche* ajoute ici l'explication du mot *Ho-tcho-mou* que nous avons traduite dans une note du *Récit officiel*. Ce *Bourhân-uddin* est celui contre lequel les armées de *K'ien-loung* eurent à lutter.

⁸ Vide supra. C'est lui dont il s'agit dans le *Récit officiel*.

⁹ Vide supra.

¹⁰ Vide supra.

¹¹ Mandchou-mongol : Tourdou.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Hoseïn, cinquième fils de Mou'min, eut pour fils
|
Kachîn-Khodjo ²

Abdu-rrahmân, fils de Suléïman, eut pour fils
|
'Abdu-'nnâçir

Maḥmoud, fils aîné de Mousa, eut pour fils
|
Baba-Khodjo ³
31e génération

Ici s'arrête la liste des descendants de Mahomet du *Si-yu t'oung ouen tche* ; on trouve à la suite *la liste des membres de la famille d'Obaïdou 'llah prince de Hami* (cf. notre mémoire sur Hami, tirage à part, p. 75).

D'après le *Cheng-vou-ki* de Oueï Yuan, *Bourhân-uddin* aurait eu deux fils Abdoul (?) et Samok ⁴. L'aîné eut pour fils Djihanguir ⁵ qui se révolta contre l'autorité chinoise sous le règne de Tao-kouang (1820-1828). Le fils de *Djihanguir*, *Bourzouk* ⁶, joua un grand rôle lors de l'insurrection de Kachgarie en 1864 et fut supplanté par *Ya-koub-bey* (cf. notre *Recueil de documents sur l'Asie centrale*, col. Kuropatkin, *Kashgaria*, etc.).

@

¹ Aq-Bouta, en turk-oriental : *pousse* ou *rejeton blanc*. Mandchou-mongol : *Akboto*.

² Mandchou-mongol : *Kesin Khodjo*.

³ Vide supra.

⁴ *Sarim-Sak* ou *Sarwin-Sak* (?). Cf. Kuropatkin, *Kashgaria*, p. 136.

⁵ Le *Djengir Khodja* de Kuropatkin : Khodja *Sarvvim-Sak* avait trois fils : *Med Yusoof Khodja*, *Pakhavvedin Khodja* et *Djengir Khodja* (*Kashgaria*, p. 187).

⁶ Le *Boozrook-Khodja* de Kuropatkin (*Kashgaria*, p. 158). Le *Buzurg Khan* de Lansdell (*Chinese Central Asia*, 1893, t. II, p. 58).

APPENDICE II

Inscriptions relatives à la pacification du Turkestan chinois

@

p.106 Après la campagne des armées de *K'ien-loung* contre *Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân*, des stèles portant des inscriptions qui rappelaient les principaux incidents de la guerre et son heureuse issue, furent élevées à *Yarkand* et sur les bords du *Yêchil-koul* ; ces deux monuments épigraphiques ont été conservés dans le *Sin-kiang tche-lïo*, livre servant d'introduction, p. 43 et suivantes : on en trouvera plus loin la traduction.

L'inscription de la stèle de *Yarkand* est écrite dans le style mi-prosaïque et mi-poétique que les Chinois appellent 辭 *ts'eu* : toutes les phrases en sont de quatre caractères ou mots, et quelques-unes riment entre elles. Les rimes ont été indiquées avec soin, quand elles se présentent, par les auteurs du *Sin kiang tche-lïo*. Cette inscription est un monument de haute littérature, et, par suite, assez difficile à comprendre : nous nous sommes contenté d'en rendre exactement le sens, en gardant autant que faire se pouvait la physionomie de l'original sans chercher à expliquer les nombreuses difficultés du texte ni les allusions littéraires qu'il renferme : il aurait fallu, en effet, ajouter un commentaire philologique qui serait ici hors de propos. Celle du *Yêchil-koul* est d'un style plus simple et sa lecture en est relativement aisée.

Ces deux inscriptions ne sont pas tombées du pinceau de l'empereur *K'ien-loung* comme la plupart des pièces reproduites dans le *livre servant d'introduction* du *Sin-kiang tche-lïo* : elles ont dû être rédigées par le maréchal *Tchao-'houeï* lui-même, ou par quelque habile lettré, sous sa direction, et soumises à l'empereur avant d'être gravées sur les stèles. Il est facile de s'en convaincre en les parcourant.

Il serait intéressant de savoir si la première de ces stèles existe encore à *Yarkand*. Quant à la seconde, il semblerait qu'elle est

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

aujourd'hui au musée de Tachkend. Nous lisons, en effet, dans [*The Pamirs by the Earl of Dunmore, 1893, t. II, p. 167*](#), que le promontoire qui est à l'extrémité est du *Yéchil-koul* s'appelle Surma-tach, la pierre noire :

« what the history of the Black-stone is, Abdul Kerim was unable to tell us », continue l'auteur ; « all he knew about it was that « the Russians had put it upon a horse and carried it away ». That some legend is attached to it, then is no doubt, p.107 but these Kirghiz are strangely ignorant regarding anything in the shape of folk-lore belonging to their own country.

Et lord Dunmore ajoute ici en note :

« I saw the stone afterwards in the Museum at Tashkend, and got the translation of the writing of it, which is as follows :

« on the crest of the mountains 10,000 men laid down their arms. The Chinese soldiers, coming from the four points of the compas, then went unopposed as if penetrating into an uninhabited country. The two ringleaders, therefore, seing that further efforts would be in vain, took to flight, whilst our soldiers in the pursuit resembled tigers and leopards, chasing hares and foxes. Before our soldiers had advanced far after them, and when they were still crossing the mountains, our men were in good fighting order.

Si l'on compare la traduction précédente avec plusieurs passages de la nôtre, on est frappé des similitudes qui existent : on dirait qu'elle n'est qu'un résumé ou un fragment tronqué de l'inscription originale telle que la donne le *Sin-kiang tche-lïo*. La question mériterait d'être complètement éclaircie.

@

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

I. — Inscription rappelant la pacification des tribus mahométanes,
gravée sur la stèle de Yarkand

En recherchant l'origine des mahométans
(nous trouvons) que ceux-ci viennent de l'Arabie,
qu'on appelle aussi la Mecque
et encore *T'ien t'ang* (le paradis)
Les *Ta-che* ¹ qu'on vit sous les *Yuan* ²
les Ouigours ³ qu'on vit sous les *T'ang* ⁴,
sont tous (des peuples) presque identiques.
Ce qu'on rapporte à leur sujet n'est pas détaillé.
Notre auguste dynastie des Ts'ing,
pacifia et conquit l'empire de Chine. p.108
Par la force du principe des relations sociales,
tout fut rendu à la civilisation.
Les Dzungars étaient jadis puissants :
aveuglés, ils ne se soumirent point.
Se prévalant des obstacles, de l'éloignement,
ils résistèrent réellement à notre action civilisatrice.
Ils maltraitaient leur multitude,
Ils traitaient cruellement leurs gens :
ils considéraient les mahométans comme des moutons,
les employaient à labourer et à sarcler,
tiraient profit du commerce où ils excellaient,
et se réjouissaient d'un négoce lucratif.
Ils saisirent les deux chefs (mahométans)
et les firent résider sur les rivages de l'*Ili* ⁵.

¹ *Tazy*, nom donné aux Arabes par les Annales de la dynastie du *T'ang*. (Cf. Bretschneider, *Notices of the Medieval geography and history of Central and Western Asia*, § 39, *fine.*)

² La dynastie mongole, 1280 à 1378 de notre ère.

³ *Houeï-'hou* : sous les *T'ang*, ce nom désignait les Ouigours ; dans les Annales des *Yuan*, il s'applique aux mahométans. (Cf. Bretschneider, *Notices*, etc., § 41.) Il semble donc qu'on devrait lire :

Les *Ta-che* qu'on vit sous les *T'ang*,
Les *Houeï-'hou* qu'on vit sous les *Yuan*...

⁴ Dynastie des *T'ang*, 618 à 907 de notre ère.

⁵ Allusion au séjour forcé de *Bourhân-uddin* et de *Khodj-djan* en Dzungarie.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Les quatre grandes tribus mahométanes ¹
leur versaient des affermages, leur offraient des taxes.
Les tenga ², c'est ce qu'elles leur remettaient,
les Dzungars ³, c'est ce qu'elles redoutaient,
Pouvaient-elles supporter un tel traitement ?
Elles étaient à la veille de périr.
En face (de leurs ennemis), leurs sentiments intimes,
Comment pouvaient-elles les exprimer ?
Les barbares Dzungars ayant été pacifiés,
tous les mahométans, regardant le ciel,
dirent : « Dès maintenant, nous commençons
à manger à notre faim, à dormir tranquilles. »
Nous renvoyâmes leurs chefs chez eux ⁴
pour ramener la paix dans votre pays,
pour y faire renaître la prospérité ⁵. p.109
Pouvait-on soupçonner qu'ils se révolteraient ?
La bienveillance ne fut récompensée que par l'ingratitude.
Ils aidèrent nos frontières révoltées ⁶,
ils massacrèrent notre envoyé ⁷.
C'est pourquoi nous levâmes une armée,
nous exposâmes leur crime et allâmes les châtier.
Cependant ils osèrent nous résister.
Des cris de guerre retentirent dans toute la contrée.
Ayant été méprisés hors de leur pays,
ils auraient dû pacifier leurs administrés.

¹ i. e. les populations des villes de Kachgar, Yenghi Hissar, Yarkand et Khoten. (Cf. notre [Recueil de documents, p. 19, note](#)).

² 騰格, monnaie de compte qui vaut 25 sapèques chinoises ou 2 1/2 d., d'après [Lansdell \(Chinese Central Asia, t. I, p. 343, t. II, p. XVI, observanda\)](#); Giles ([Dictionary](#), p. 1080, sub *t'eng*, n° 10.892) dit : *tanga*, the silver coin of Turkestan = 50 *pul* copper cash one of which = 10 Chinese cash.

³ Le texte donne 衛拉 pour 衛喇特, Weirad. Cf. [Mayers, Chinese Government, p. 84, n° 518, in fine](#).

⁴ Allusion au renvoi de *Bourhân-uddin* à Kachgar par *Pan-ti*.

⁵ Litt. faire renaître les morts et remettre de la chair sur les os.

⁶ Allusion au concours prêté par *Khodjo-Djan* à *Amoursana* contre les armées impériales.

⁷ Allusion au meurtre d'*Amintao* envoyé dans le Turkestan par *Tchaô-'houei*.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Pourquoi au contraire se montrèrent-ils si violents ?
Quant à leur cœur, il était fermé.
Ils massacraient les gens par plaisir,
ils ravissaient les femmes pour les débaucher :
ils perdirent entièrement l'affection de tous ;
on n'avait que de la haine et du mépris pour eux.
Par trois routes en même temps nos troupes s'avancèrent :
De tous côtés elles attaquèrent avec ensemble.
Les chefs rebelles savaient qu'ils ne pouvaient résister ;
ils enlevèrent eux-mêmes tout ce qui leur appartenait,
et en moins de vingt jours,
ils partirent au galop sans laisser de traces.
Bien que vous n'ayez pas laissé de traces,
nous devons vous poursuivre jusqu'au bout.
Nos troupes se précipitèrent comme un torrent, bravement.
Des batailles consécutives furent toutes des victoires.
un moment nos troupes éprouvèrent du retard :
les chefs pénétrèrent alors en pays étranger ¹.
Celui-ci, partagé entre la crainte et son affection (pour nous),
leva l'étendard et aida nos efforts.
Les chefs rebelles ne purent se cacher.
Ensuite le pays étranger vint offrir leurs têtes :
les deux chefs rebelles étant massacrés,
les mahométans jouiront d'une paix éternelle.
Nous établîmes des fonctionnaires, fixâmes les taxes,
détruisîmes la mauvaise administration (des chefs).
Autrefois, tous les mahométans,
le matin, livraient bataille, la nuit, espionnaient. p.110
À présent, paisibles et joyeux,
chacun veille à sa propre existence.
Autrefois, tous les mahométans
étaient les sujets des barbares Dzungars,

¹ Dans le Badakhchan.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

À présent, nous appelons leur pays « frontière voisine » :
Eux, ils se disent les sujets de l'empereur !
Eux, ils se disent les sujets de l'empereur !
Qui d'entre vous est (encore) dans la détresse ?
Plantez votre millet !
Elevez vos fils et petit-fils !
Autrefois, en l'année Ki-sseu ¹,
Nous avons pacifié le Khi-tch'ouan ².
Maintenant nous avons pacifié les tribus mahométanes. -
C'est également en l'année Ki-mao ³.
Les années s'accordent, nous rédigeons les Annales ;
le bonheur s'accumule ; la prospérité s'agglomère.
Nous tenons l'abondance, nous protégeons la paix,
mais faites tous vos efforts pour veiller sur celle-ci !

@

II. — Inscription rappelant la pacification des tribus mahométanes, gravée sur la stèle du Yéchil-Koul

Il y a des circonstances où l'on croit tout perdu, mais où l'on finit par triompher : c'est ce qui excite le zèle des hommes clairvoyants mais influence les esprits bornés. Il est des questions qui, au début, paraissent devoir causer beaucoup de travail mais qui à la fin amènent le repos. C'est ce qui stimule l'énergie des hommes forts, mais c'est ce que redoutent les faibles.

Il en a été ainsi pour la soumission des mahométans : on a massacré deux chefs rebelles ; chaque bataille a été une victoire ⁴ ; on

¹ Année cyclique qui correspond à 1749.

² *Ruisseau d'or*, tribu autochtone habitant les parties montagneuses de la province du *Sseu-tch'ouan*, contre laquelle les troupes de *K'ien loung* firent plusieurs expéditions difficiles. (Cf. [F. P. Smith, Vocabulary of Chinese proper names, p. 51](#), *l'Histoire de de Mailla*, etc.).

³ Année cyclique qui répond à 1759. Par l'expression *les années s'accordent* de la phrase suivante, l'auteur veut dire que les termes cycliques *Ki-sseu* et *Ki-mao* ont cela de commun qu'ils renferment tous deux le même caractère cyclique *Ki*.

⁴ Le siège de la rivière Noire et l'échec de *Namondjar* sont passés sous silence.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

à pris tout ce qu'on a attaqué. Ce résultat a été dû aux efforts des deux maréchaux ¹, des sous-gouverneurs ainsi qu'à ceux des officiers et des soldats qui étaient ^{p.111} dans les rangs. Mais ce qui m'a ² consolé profondément au cours de cette guerre, c'est que, travaillant même la nuit pendant cinq années et n'osant pas dérober un seul instant de repos, j'ai dressé des plans de campagne qui ont été couronnés de succès. Heureusement que nos guerriers ont amené la soumission (des rebelles) et ont pu ainsi répondre aux bienfaits de Sa Majesté, satisfaire les vues des anciens souverains, et en outre éviter le blâme qu'auraient mérité des suggestions frivoles.

Au *Yéchil-koul*, notre sous-maréchal *Fou-tô* et autres, poursuivant sans relâche les deux chefs rebelles, arrivèrent à la frontière du *Badakhchan* et s'emparèrent de dix mille hommes qui se rendirent : les deux chefs seulement échappèrent. On envoya un émissaire pour exiger les prisonniers ; plus tard, on reçut leurs têtes qu'on vint offrir et l'armée revint victorieuse. La conduite de tous a été très méritoire.

Cet endroit est adossé à des montagnes et baigné par les eaux (du lac) ³ : un seul cavalier peut y passer. Mais les nôtres s'élançèrent de tous côtés à la fois, avec impétuosité, et aucun obstacle ne les arrêta : c'était comme s'ils entraient dans un pays inhabité. Les rebelles ne pouvaient être sur leur garde devant et derrière. Nos troupes dressèrent un étendard mahométan pour appeler ceux qui voulaient se rendre : ces derniers arrivèrent couvrant les rochers. *Khodjo-Djân*, le sabre à la main, les arrêta, mais quelques fuyards tournèrent leurs armes contre lui. C'est pourquoi les deux chefs rebelles, voyant tout perdu, s'enfuirent au loin, se précipitant au galop, tout pantelants.

Nos troupes les avaient d'abord atteints à *Khoskoulouk*, puis battus à *Artchour* : chaque fois une petite troupe de soldats triompha d'une foule. Les nôtres s'emparèrent de positions inexpugnables. On eut dit

¹ *Tchao-'houei* et *Fou-tô*.

² L'emploi du pronom *yu* = *je, moi*, montre que l'inscription n'est pas de l'empereur ; celui-ci aurait fait usage du pronom *Tcheng*, qui lui est personnel.

³ Le *Yéchil-koul*.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

réellement qu'ils chassaient des tigres et des léopards et poursuivaient des renards et des lièvres. La bande de gens à turbans et à longs nez ¹ était dans la plus grande confusion. À la vue de nos troupes, elle s'enfuit dans toutes les directions. La nouvelle de leur arrivée se répandit dans le pays étranger ² qui, effrayé par ses mouvements, arrêta les rebelles et aida notre armée. C'est pourquoi il s'empara de leurs bagages et offrit les têtes des criminels : nos troupes n'avaient pas pénétré profondément dans le *Badakhchan* : aussi l'armée qui châtiât les rebelles ne dévasta-t-elle pas un pays innocent ; avec bienveillance on lui envoya un émissaire : le *Badakhchan* savait faire une distinction entre la rébellion et l'obéissance ; il fit prisonnier les rebelles, il offrit leur tête.

p.112 C'est pourquoi, le général en chef ayant pris en considération les circonstances et les temps, nos guerriers jouirent d'un peu de repos : la guerre prit fin et son issue heureuse fut annoncée à l'empereur. Les plans qu'on avait faits ne furent entravés en rien.

L'origine et la fin des tribus mahométanes, on les a déjà vues dans l'inscription gravée sur la stèle de *Yarkand* : il n'en sera pas parlé de nouveau, Ici, on a voulu rappeler spécialement la pacification. C'est pourquoi on se contente d'indiquer la date et de la graver sur pierre.

@

¹ Le nez ordinaire est *haut, élevé* (kaô) pour les Chinois qui ont le leur écrasé, aplati.

² Le *Badakhchan*.

APPENDICE III

Notices biographiques sur quelques généraux du règne de K'ien-loung

@

p.113 Les notices qui suivent sont résumées d'après les biographies des hommes illustres de la dynastie actuelle que renferme le *Kouotch'ao sien tcheng che lio* de 李元度 Li Yuan-tou. Elles complètent la partie biographique du [Chinese Reader's Manual de Mayers](#).

I. — Pan-ti

Pan-ti était de la bannière mongole jaune à bordure : son nom de famille était 博爾濟吉特 *Po-eul-tsi-ki-t'o*. Il commença sa carrière au *Nei-ko* ou *Grande chancellerie* ; en 1731, il passait *nei-ko-hio-che* ou sous-chancelier ; en 1727, il était nommé directeur au *Li fan-yuan* ou *directeur des colonies*. Un instant rétrogradé pour négligence dans ses fonctions, nous le voyons ensuite, successivement, employé au *Kiun-ki-tch'ou* ou *Grand conseil* (1733), directeur au ministère de la Guerre (1736), puis vice-roi du *Hou-kouang* (1739). L'année suivante, il porta le deuil de sa mère (1740) : son deuil fini, il fut de nouveau attaché au *Kiun-ki-tch'ou* (1741). En 1742, il fut nommé l'un des présidents du ministère de la Guerre et conseiller chargé de la direction du *Li-fan-yuan*. En 1748, intendant général à l'armée du *Kin-tch'ouan*, il reçut le titre de vice-tuteur de l'héritier présomptif. De nouveau rétrogradé et remis directeur de ministère, il alla en 1749, en qualité de général de brigade des troupes mandchoues, diriger les affaires du *Kouko-nor*. L'année suivante il se rendit au Tibet où il réprima une rébellion. Peu après il fut rappelé à Péking par l'empereur qui le nomma général de division, membre du *Kiun-ki-tch'ou*, chargé du *Li-fan-yuan* (1752).

À près avoir géré un moment la vice-royauté des deux *Kouang* (1753), il fut envoyé à l'armée du *Peï-lou* en qualité de sous-maréchal de gauche *Ting-pien p. i*. Il prit part aux expéditions contre les Dzungars, s'y distingua, et, en récompense de ses services, reçut le

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

titre de *baron (tseu)* avec hérédité limitée, le grade de commandant de la garde impériale et un cadeau de mille taels. Il passait ensuite maréchal *ting-pien*, et avait une ^{p.114} audience de l'empereur auquel il rendait compte des opérations militaires (1754).

Un an après, accompagné d'*Amoursana*, il fit campagne contre *Dawatsi*, chef des Dzungars, et reçut la soumission d'un grand nombre de *daidji* et de *tsai'sang*, ainsi que celle des Khodjas (*Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djan*). À la suite de ces succès, l'empereur le combla de présents et lui conféra le titre de duc de première classe *tch'eng-young* (sincérité et bravoure). Lorsque *Amoursana* se révolta, il n'y avait dans l'Ili que 500 hommes : Pan-ti les conduisit contre les rebelles, livra bataille, fut assiégé, et, voyant tout perdu, mit fin à ses jours.

L'empereur déplora la mort de *Pan-ti* : sur ses ordres, le fils de celui-ci, *Barou*, hérita du titre de duc de première classe que portait *Pan-ti*. *Pan-ti* fut canonisé sous le titre de *y-lié* (patriotisme et bravoure), son portrait fut mis au *Tseu-kouang-ko* et des sacrifices en sa mémoire furent institués au *Tchao-tchoung-tseu*, temple élevé en l'honneur de ceux qui ont montré de la fidélité. L'empereur composa lui-même l'éloge de ce général.

II. — *Tchao-'houei*

Tchao-'houei était de la bannière mandchoue jaune unie : son nom de famille était *vou-ya* ; son appellation littéraire et familière, *'Ho-fou*. Il était le fils de *Fo-piao*, général de division des troupes mandchoues.

D'abord *bitkechi* ou commis, il remplit ensuite diverses fonctions à la Grande chancellerie (*Neï-ko*), puis, en 1742, il fut nommé général de brigade des troupes mandchoues et chargé d'une direction au ministère de la Justice. Six ans plus tard, il était intendant général au camp de l'armée du *Kin-tch'ouan* et demandait à l'empereur l'autorisation de faire campagne avec les troupes, mais il reçut l'ordre de se rendre à *Ouliyasoutaï* comme commandant de troupes. En 1750, il fut envoyé au *Si-lou* (circuit de l'ouest). Il commandait à *Palik'oun* (Barkoul) lors de la révolte d'*Amoursana*. Lorsque l'Ili fut de nouveau pacifié, il fut chargé

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

par l'empereur de réorganiser le pays de gauche (1756). La même année, il était nommé sous-maréchal *ting-pien*.

En 1757, il réprima au milieu de l'hiver une révolte des Éleuthes et fut récompensé par le titre de comte de première classe avec hérédité illimitée. L'empereur lui fit présent d'une bourse et de divers autres objets à son usage personnel. Peu après il passait général de division. Il continua la campagne contre *Amoursana* dont il fit prisonnier le neveu, *Tachi Tseriyng. Amintao*, qu'il avait envoyé dans le Turkestan, ayant été massacré par *Khodjo-Djân*, l'empereur lui ordonna d'aller réprimer cette rébellion en qualité de maréchal, *ting-pien*. Mais il eut encore à combattre les Dzungars ^{p.115} tandis que *Yarkhachan* se battait contre les mahométans, Les Dzungars étant à la veille d'être réduits, l'empereur invita *Tchao-'houeï* à se réunir à *Yarkhachan* et à soumettre les *Bourouts* ou Khirghiz noirs. Ces derniers firent leur soumission (1758).

Yarkhachan ayant été disgracié après le siège de Ouché, *Tchao-'houeï* demanda à rester à l'armée en vue de terminer les affaires de l'ouest. L'empereur fit son éloge à cette occasion et lui conféra la plume de paon à deux yeux. *Tchao-'houeï* prit le commandement de l'armée et marcha sur *Yarkand*. Il se distingua dans les divers combats livrés sous cette ville et notamment au cours du siège du camp de la rivière Noire par les mahométans. Il fut alors nommé duc de première classe *vou-y mô young*, avec hérédité illimitée (1759).

Après la défaite des Khodjas, l'empereur lui conféra la bride de pourpre, le droit d'entrer à cheval dans le palais impérial, le rang de membre de la famille impériale (ceinture jaune), le combla de cadeaux, le reçut en grande pompe en dehors de Péking et ordonna que son portrait serait placé au *Tseu-kouang-ko* (1761).

Peu après, *Tchao-'houeï* était nommé grand chancelier et chargé des fonctions de président du ministère de la Justice, et remplissait diverses missions ayant pour objet les réparations à faire au canal impérial et l'inspection des ports de la province du Tche-li, au retour desquelles il recevait le titre de tuteur de l'héritier présomptif. Il mourut en 1764.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

L'empereur fit une pièce de poésie à l'occasion de sa mort, chargea de hauts dignitaires de surveiller ses funérailles et fit décréter des sacrifices et cérémonies en son honneur. Il le canonisa sous le titre de ouen-siang. Il promit en mariage au fils de *Tchao-'houei*, *Tcha-lan-t'ai*, une princesse de la famille impériale. Ce mariage eut lieu en 1779 et, à la même date, *Tcha-lan-t'ai* hérita du titre de duc de première classe que portait son père.

III. — *Ming-joueï*

Ming-joueï était de la bannière mandchoue jaune à bordure : son nom de famille était *Fou-tch'a*, son appellation littéraire et familière, *Yun-t'ing*. Son père s'appelait *Fou-ouen*.

Du grade d'officier de la garde impériale (2e classe), il s'éleva à celui de général de brigade des troupes mandchoues et il fut envoyé en cette qualité à l'armée du *Si-lou* (circuit de l'ouest). Il accompagna *Tartangga*, maréchal *Tieng-pien* quand celui-ci poursuivit *Amoursana* fuyant chez les Khassaks : il se distingua dans plusieurs affaires et, en 1769, il obtint le titre de duc *tch'eng-en y-young*. Il suivit ensuite le maréchal *Tchao-'houei* dans sa campagne contre les Khodjas et sa belle conduite en p.116 diverses circonstances lui valut la plume de paon à deux yeux, ainsi que l'hérédité de son titre de duc.

En 1761, l'*Ili* et les tribus mahométanes étant pacifiés, un décret impérial ordonna que son portrait serait placé au *Tseu-kouang-ko*. L'année suivante, il fut nommé maréchal de l'*Ili*. Bien qu'il eût repris la ville de *Ouché* et réprimé le soulèvement qui s'y était produit, il encourut le blâme de l'empereur pour n'avoir pas fait une enquête sérieuse sur les causes de cette révolte et il fut dégradé tout en gardant sa place.

En 1767, lors des troubles de la Birmanie, l'empereur le chargea de diriger les affaires de la vice-royauté du *Yun-Koueï*, puis, peu de temps après, lui rendit son grade de maréchal. En cette qualité, *Ming-joueï* fit la campagne de Birmanie à la tête de 3.000 Mandchous et de 20.000 soldats du *Yun-nan* et du *Sseu-tch'ouan*. Il remporta d'abord plusieurs victoires, récompensées par la ceinture jaune et plusieurs autres cadeaux

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

impériaux ; mais dans un engagement ultérieur, assailli par une nombreuse année birmane, blessé, voyant ses troupes en déroute, et craignant de tomber entre les mains des ennemis, il galopa jusqu'à un endroit éloigné de vingt *li* du champ de bataille, descendit tranquillement de cheval, coupa lui-même sa queue et ses cheveux et les remit à ses gens, et se pendit à un arbre. Ceux qui l'avaient suivi cachèrent son corps sous des feuilles d'arbre et allèrent annoncer sa défaite et sa mort ¹.

L'empereur fut très affecté de la fin de *Ming-joueï* et il célébra ce général par une poésie. Quand le cercueil qui renfermait les restes de *Ming-joueï* arriva à Péking, *K'ien loung* se rendit à sa rencontre et fit faire des sacrifices en la mémoire du défunt. Il canonisa *Ming-joueï* sous le nom de *Kouo-lié*, lui éleva un temple spécial avec sacrifices au printemps et à l'automne, composa son éloge, etc.

Le fils de *Ming-joueï*, *Houai-loun*, hérita du titre de duc de première classe.

IV. — *Alikoun*

Alikoun était de la bannière mandchoue jaune à bordure ; son nom de famille était Niéou-kou-lou ; son nom littéraire et familial, Soun-g-ai. Son père *Ynn-tô* était parvenu au grade de commandant de la garde impériale.

Sorti des officiers de cette garde, *Alikoun* fut successivement directeur du *Neï-vou-fou*, général de brigade des troupes mandchoues, puis directeur au ministère de la Guerre (1739-1740). Il accomplit avec soin plusieurs ^{p.117} missions au Chan-toung et en Mandchourie. En 1750, il fut nommé vice-roi du *Hou-kouang*, puis des deux *Kouang*. Sa mère étant morte, il revint à la capitale où il remplit les fonctions de directeur au ministère des Finances chargé de diriger les travaux publics. Nous le voyons ensuite commandant de la gendarmerie de Péking (1754), président au ministère de la Justice (1755), général de division et président au ministère des Finances.

¹ Cf. notre mémoire intitulé [*Histoire de la conquête de la Birmanie par les Chinois*](#), sous le règne de *Tç'ienn-long* (*Khien-long*), traduit du chinois. *Journal asiatique*, 1878.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

En 1756, il reçut l'ordre d'aller à l'armée du *Si-lou* (circuit de l'ouest) en qualité de commandant de troupes. Il se distingua alors dans plusieurs expéditions. L'année suivante, il commandait les troupes à *Pali K'oun* (Barkoul). Il hérita sur ces entrefaites du titre de duc de Kouo-y que portait son parent le maréchal Tartangga, mais, peu de temps après, fut remis directeur au ministère des Finances et général de brigade pour avoir laissé échapper *Amoursana*. Au moment où *Tchao-houeï* attaquait Yarkand et soutenait le siège de la rivière Noire, il passa vice-gouverneur militaire, puis en qualité de général de division et président au ministère de la Guerre, il fit campagne contre les mahométans, se distingua en diverses occasions. Il se trouvait à la bataille d'*Artchour* avec *Ming-joueï* et *Akoueï*. À la fin de la guerre, il reçut l'ordre d'administrer Yarkand avec le titre de vice-gouverneur militaire. L'empereur lui conféra la plume de paon à deux yeux.

Pendant l'été de 1760, il fut appelé à Péking par l'empereur, qui lui octroya le privilège d'entrer à cheval dans l'enceinte du palais impérial. De retour à son poste, il réprima un soulèvement des mahométans, ce qui lui valut les éloges de *Kien-loung*. Son portrait fut placé au *Tseu-kouang-ko*.

En 1761, il devint président *p. i.* du ministère des Rites ; deux ans après, il était gouverneur *p. i.* du Chen-si, avec le titre de tuteur de l'héritier présomptif. Il passa ensuite président au ministère des Finances (1764), vice-roi *p. i.* du *Yun-Koueï*, sous-maréchal (1768) et prit part à la deuxième expédition contre les Birmans (1769). Le dernier mois de cette année, il tomba malade et mourut au camp.

La mort fut déplorée par l'empereur qui le canonisa sous le titre de *Siang-tchouang* et institua des sacrifices en sa mémoire au *hien-léang-t'ien*, Temple des sages et des vertueux. Son fils aîné *Foung-chen-ô* occupa de hauts emplois ; général de division, sous-maréchal, président au ministère des Finances, commandant de la gendarmerie de Péking. Il mérita la plume de paon à deux yeux, le titre de baron de première classe et eut son portrait placé au *Tseu-kouang-ko*.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

V. — *Akouei*

Akouei était de la bannière mandchoue bleue : son nom de famille était *Tchang-kia* ; son appellation littéraire et familière, *Kouang-t'ing*, son surnom *Yun-yen*. Son père *A-k'o-toun*, qui ^{p.118} fut canonisé sous le titre de *Ouen-k'in*, parvint au grade de sous-grand chancelier.

Akouei aimait les lettres : il passa tous ses examens avec succès et remplit divers emplois subalternes au ministère de la Guerre. En 1743 il fut impliqué dans la disgrâce d'un haut fonctionnaire chargé de combattre les *Kin-tch'ouan* et jeté en prison ; Il en sortit grâce à l'intervention de l'empereur qui estimait fort son père, alors âgé et n'ayant pas d'autre fils. En 1752, il fut nommé juge provincial au Kiang-si. Quelques années plus tard, il se distingua dans la campagne contre *Amoursana* : la mort de son père le rappela en toute hâte à Péking. Il passa ensuite vice-gouverneur militaire, général de brigade, puis sous-maréchal *ts'ing-ni p. i.*

En 1758, directeur au ministère des Travaux Publics, il commanda la garnison de *Tarbagataï*, forte de 5.000 soldats de *Solon*, et prit part aux campagnes contre les Dzungars et les mahométans. Dans cette dernière, il se distingua à la bataille d'*Artchour*. En 1760, après la pacification des villes mahométanes, il retourna dans l'*Ili* et participa à l'organisation administrative et militaire de cette région. Lorsque l'empereur fit mettre au *Tseu-kouang-ko* les portraits des cinquante principaux officiers qui s'étaient illustrés dans la guerre du *Si-yu* (Asie centrale), celui d'*Akouei* fut placé le dix-septième.

En 1761, il fut nommé président au ministère des Travaux Publics, général de division, avec le privilège d'entrer à cheval dans l'enceinte du palais. Il remplit plusieurs missions hydrographiques et, en récompense de ses services, reçut le titre de tuteur de l'héritier présomptif, et passa à la bannière blanche unie.

En 1764, lors des troubles du *Kin-tch'ouan*, il géra la vice-royauté du *Sseu-tch'ouan*. Au moment de la révolte des mahométans de *Ouché*, l'empereur l'invita à se rendre sans délai dans l'*Ili*, afin d'occuper les

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

passes importantes de la contrée. Il tomba en disgrâce pour avoir montré de l'indulgence envers les rebelles de *Ouché*, mais peu après, cependant, il revenait en faveur et était nommé maréchal de l'*Ili* (1767). Un an après, après la mort de *Ming-joueï* en Birmanie, il accompagnait le général en chef *Fou-'Heng* et se distinguait dans la deuxième expédition contre les Birmans. Ce fut à lui qu'on dut la répression des tribus du *Kin-tch'ouan*. Au retour de cette campagne, l'empereur alla le recevoir en dehors de Péking, comme il avait fait pour *Akoueï* revenant du *Si-yu*, lui conféra la plume de paon à deux yeux et le titre de duc de *tch'eng-mî yng-young*, et lui fit de nombreux cadeaux : sur son ordre, le portrait d'*Akoueï* fut placé en tête de la galerie du *Tseu-kouang-ko*. À cette époque, *Akoueï* fut nommé membre du *Kiun-ki-tchou* (1771).

En 1775, il remplit diverses missions en Chine, et de 1781 à 1784, il dirigea des expéditions contre les rebelles mahométans de *Lan-tchéou* et endroits voisins. En 1786, il atteignit l'âge de soixante-dix ans. À cette p.119 occasion il fut l'objet de nouvelles marques de la faveur impériale. Il mourut en 1796. L'empereur rédigea lui-même son éloge et institua des sacrifices en sa mémoire au *hien-leang-tseu*.

Le fils aîné d'*Akoueï*, *A-ti-sseu*, hérita du titre de duc de première classe qu'avait mérité son père : il s'éleva jusqu'aux grades de directeur au ministère des Finances et de général de *Kou-pei-k'eou* (grande muraille) ; Son second fils, *A-mi-ta*, fut directeur au ministère des Travaux Publics. Son petit-fils, *Na-yen-tch'eng*, joua un certain rôle lors de la rébellion de *Djihanguir* dans le Turkestan chinois ¹.

@

¹ Cf. notre [Recueil de documents, p. 44 et suivantes](#).

NOTES

@

(102) p.120 Cf. [Le pays de 'Hami ou Khamil, description, histoire, d'après les auteurs chinois](#). (*Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, section de géographie, année 1892, tirage à part, p. 4), La Bibliothèque nationale ne possède pas cet ouvrage. Il en existe à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, un exemplaire qui fut prêté autrefois à Stanislas Julien : ce sinologue en a traduit une partie du livre I, qui traite de l'hydrographie des *Nouvelles frontières* (nom donné au Turkestan et à l'Ili après les campagnes de K'ien-loung), (traduction d'abord publiée dans le *Journal asiatique*, puis reproduite dans les *Mélanges de géographie asiatique*, du même auteur, sur lesquels voir Cordier, *Bibliotheca sinica*, col. 1266). Notre récit, sous le titre de **平定回疆紀事** *P'ing-ting Houei-kiang Ki-che*, Histoire de la soumission des frontières mahométanes, se trouve au livre III. Il est suivi des descriptions, avec cartes particulières, de Kachgar, Yenghi-Hissar, Yarkand, Khoten, Aksou, Ouché, Koutché, Kharachar, Tourfan, Hami.

(103) Comparer ce que Abel Rémusat a dit jadis à ce sujet, [Nouveaux mélanges asiatiques, 1820, t. II](#), p. 50.

(104) Cf. notamment de Mailla, *Histoire générale de la Chine ou Annales de cet empire*, traduites du *Tong-kien-kang-mou*, [Paris, 1780, t. XI, p. 563 et suivantes](#), (On n'ignore point que cet ouvrage n'est nullement traduit du livre chinois indiqué au titre ; c'est une compilation puisée à diverses sources, où l'auteur a souvent donné libre cours à son imagination, principalement quand il place dans la bouche des souverains, des généraux, etc., des discours qu'ils n'ont jamais tenus ou qui sont défigurés comme à plaisir ¹) ; Abel Rémusat, [Nouveaux mélanges asiatiques, 1829, t. II, Études biographiques : Kao-tsoung, p. 48-49](#) ; D. C. Boulger, *History of China*, London, 1803 (ouvrage quelquefois peu sûr, où les noms propres sont très souvent incorrectement écrits) ; A. N. [Kuropatkin, Kashgaria, Historical and geographical sketch of the country, etc., translated from the russian by W. E. Gowan, Calcutta, 1882, p. 108 et suivantes](#) ; [Klaproth, Magasin asiatique, t. I](#), Paris, 1825, *Notices*

¹ [c.a. : à noter cependant que le père de Mailla étant mort en 1748, il n'est pas l'auteur du texte auquel fait référence C. I.-H. Le père de Mailla a arrêté son travail à la mort de Kang-hi, et c'est le directeur de la publication de l'*Histoire*, Le Roux Des Hauterayes, qui a rédigé la fin du tome XI, et donc le texte ici concerné.]

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

géographiques et historiques sur Khôkand, Andudjan, Marghilân, etc., traduites du *Thai-thsing y thoung tchi*, p. 91-92 ; t. II, 1826, *Relation des troubles de la Dzoungarie et de la petite Boukharie*, traduite du chinois, p. 187 à 208. (Nous regrettons de n'avoir pu consulter ce mémoire) ; *Description de la Chine occidentale*, par le père Gueluy, publiée dans *le Muséon*, Louvain, 1887, traduction très imparfaite du *Si-yu ouen kien-lou*, Cf. [notre mémoire sur Hami, cité plus haut, p. 8-9 et note 1 de la page 9](#)) ; [Mémoire sur le Thibet et sur le royaume des Éleuthes, etc., et dans les Lettres édifiantes et curieuses](#), éd. de 1835, t. XXXVII, p. 210 et suivantes, etc.

M. Dabry de Thiersant, dans son ouvrage [Le mahométisme en Chine](#), Paris, 1878, n'a donné aucun détail sur la soumission du Turkestan par les généraux de K'ien-loung : ce n'est pas la seule lacune qu'on remarque dans ce travail, très criticable au surplus à divers points de vue.

La China Review, numéro de mai et juin 1888, a public un article de ^{p.121} M. E. H. Parker, intitulé *Mandchu relations with Turkestan* ; on y trouve la traduction résumée de quelques chapitres du *Cheng vou-ki* : malheureusement le mémoire dont il s'agit est fait sans esprit critique et laisse beaucoup à désirer.

Sur l'ordre de l'empereur K'ien-loung, les victoires et principaux faits de ces guerres ont été dessinés par plusieurs missionnaires catholiques alors à Péking (les pères Castilhoni, Attiret, etc.) : ces dessins, envoyés en France, furent gravés sous la direction de C. N. Cochin fils. Il en existe un magnifique exemplaire au *Cabinet des estampes* de la Bibliothèque nationale de Paris (pour plus de détails, cf. H. Cordier, *Bibliotheca Sinica*, col. 265) ; quelques-unes de ces gravures ont été réduites et forment les planches 70, 71 et 72 de [La Chine ou Description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire](#), première partie, par G. Pauthier, Paris, 1838 (consulter *L'Univers*, Firmin Didot). Consulter également, au sujet des gravures, les [lettres du père Benoist, Lettres édifiantes et curieuses, édition de 1835, vol. 38](#).

(105) Par suite de leur éducation littéraire et de leur tournure d'esprit, qui en est la résultante, les écrivains chinois sont atteints, en général, d'une sorte de manie de bel esprit, et émaillent leurs ouvrages d'allusions historiques ou littéraires (*tien-kou*) souvent très difficiles à entendre. Ici, il n'y a rien de tel. Le récit a toutes les allures d'un rapport militaire : le style en est simple et nu, mais élégant dans sa simplicité même, et sa brièveté a un cachet de positif.

(106) Consulter sur *Oueï Yuan* [notre notice sur la vie et les œuvres de cet auteur](#), dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1881, p. 263-267. M.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Jamotel a donné la liste des parties du *Cheng-vou-ki*, principal ouvrage de *Oueï Yuan*, et l'un des plus intéressants à notre point de vue, qui ont été traduits en anglais et en français (*Revue de l'Extrême Orient*, t. I, n° 4, octobre-novembre-décembre, p. 573). Il faut y ajouter : *Histoire de la pacification du Thibet sous le règne de l'empereur Kien-loung*, traduite par M. Jamotel (*Revue de l'Extrême-Orient*, t. I) ; [Mémoire sur les guerres des Chinois contre les Coréens de 1618 à 1637](#), par C. Imbault-Huart (*Journal asiatique*, 1879) ; [Histoire de la conquête de Formose par les Chinois en 1683](#), traduite du chinois et annotée par C. Imbault-Huart (*Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1890) ; [Deux insurrections des mahométans du Kansou \(1648-1783\), récit traduit du chinois par C. Imbault-Huart \(Journal asiatique, 1890\)](#).

(107) Le pays appelé *Ili*, *Kouldja*, *Dzongarie*, est situé, ainsi qu'on sait, au nord des T'ien-chan ou monts Célestes : 1° *Ili* est l'un des noms de la principale ville de la région, qui est pour ainsi dire la capitale, d'après celui de la rivière sur la gauche de laquelle elle est bâtie ; 2° *Kouldja* (orthographe mongole et mandchoue *Goûldjo*, nom kalmouk qui, d'après Klaproth, signifie *chèvre des montagnes, capra ammon*), est un autre nom de la ville d'*Ili* (*Ili* en kalmouk = *éclatant, resplendissant*) et a été par extension donné au pays (cf. Klaproth, [Magasin asiatique, t. I, p. 173, note 1](#)) ; 3° *Dzongarie* vient de *Dzongar*, nom donné à un peuple kalmouk, d'origine mongole, habitant la contrée : ce mot *Dzongar*, transcrit en chinois par 準噶爾, *Tchoun-ko-cul*, est une corruption du mongol *Dsegun ghar*, main gauche. L'immense armée de Tchinggis-khan ou Gengiskan était divisée en trois corps, le centre (*kul*), l'aile droite (*Baraghon ghar*, litt. main droite), et l'aile gauche (*dsegun ghar*, main gauche) ; cf. [D'Ohsson, Histoire des Mongols, t. I](#), p. 332 et Abel Rémusat, [Nouveaux mélanges asiatiques, t. II, p. 30](#). Quelques auteurs écrivent *Songarie* et *Songars*.

p.122 Les missionnaires du siècle passé appelaient les Dzongars *Éleutes* ou *Éleuthes* (Abel Rémusat, *loco citato* Oelets) du nom chinois 厄魯特 ou 額魯特, *O-lou-t'o*, donné aux Kalmouks (sur ce nom, cf. Howorth, *History of the Mongols*, p. 497) ou Mongols occidentaux. Il vient sans doute de 衛喇特 *oueï-la-t'o*, en mongol *oirad*, allié (les Dzongars étaient divisés en quatre tribus appelées *Durben oirad*, en mongol, les quatre alliés ; cf. [Mayers, Chinese Government, p. 84](#)).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

D'après les missionnaires, *Tchong-kar* (Dzongar) était « le titre du principal roi des Éleuthes ») (cf. de Mailla, *Histoire*, t. XI, passim, et le [Mémoire sur le Thibet et le royaume des Éleuthes dans les Lettres édifiantes et curieuses](#), éd. de 1835, t. XXXVII, p. 317) : c'est un mot tartare-mongol qui veut dire la *main orientale*, parce, que *tchong* ou *giong* signifie *orient* et *kar* signifie *main*. C'était, en effet, la coutume des anciens princes tartares de diviser leurs familles et leurs armées, en partie de l'orient, et en partie de l'occident qu'on nomme *Parountale* (?) ; et le plus illustre était celui de la main d'orient, ou de l'aile orientale. Au reste, le *Tchong-kar* a un vaste domaine... Du temps de l'empereur Cang-hi, le *Tsong-kar* se disait de la branche mongole des princes dont Tamerlan descendait ([Mémoire](#), etc., cité plus haut, p. 318). On voit que les missionnaires connaissaient l'origine mongole du mot *Dzongar*, et qu'ils ignoraient que ce n'était pas le « titre du principal roi des Éleuthes », mais bien le nom du peuple kalmouk qui habitait alors l'*Ili*.

Sur les guerres des empereurs K'ang-hi et K'ien-loung contre les Dzongars ou Éleuthes et sur la pacification ou conquête de l'*Ili*, cf. de Mailla, [Histoire](#), t. XI ; le [mémoire](#) déjà cité, p. 219 et seq. ; [Abel Rémusat, Nouveaux mélanges asiatiques](#), t. II ; Biographies de [K'ang-hi](#) et de [K'ien-loung](#) ; col. A. N. [Kuropatkin, Kashgaria](#), etc., p. 106 et seq. (dans cet ouvrage, l'orthographe russe a été conservée : les mots *Dzongarie*, *Dzongar*, *Galdan*, etc., sont donc transcrits *Djoongaria*, *Djoongar*, *Holdan*, etc.) ; [Boulger, History](#), chap. XI et XIII.

Après la pacification des Dzongars, le pays qu'ils habitaient fut appelé par les Chinois 天山北路, *T'ien-chan-pei-lou*, circuit au nord des monts Célestes, et la ville d'*Ili* ou *Kouldja* reçut le nom de 惠遠城 *Houei-yuan-tch'eng*.

(108) La domination de Dzongars se tendait sur une partie du Turkestan (Turkestan chinois ou Petite Boukharie), cf. les ouvrages cités plus haut.

(109) 瑪哈墨特 *ma-'ha-mo-t'o*. Dans le Dictionnaire géographique et biographique de l'Asie centrale qui porte le titre de *K'in-ting Si-yu t'oung ouen tche* (sur lequel cf. notre [mémoire sur Hami](#), p. 7), ce nom est écrit 瑪哈木特 *Ma-han-mou-t'o* (ce dernier caractère est en retrait, en plus petit, ce qui indique d'après le système suivi dans cet ouvrage, qu'il faut seulement prononcer la consonne initiale *t*, remplaçant de *d* qui n'existe pas dans la langue chinoise littéraire). La transcription mandchoue donne *Makhanmout* : le mot 'houei' équivalent est *Maħmout*, corruption évidente de *Maħmoud* ou *Mohammed*.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Ce *Mohammed*, que Kuropatkin appelle *Ahmet* ([Kashgaria, p. 108](#)), était, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, un descendant du *Païghembèr*, (en persan *envoyé, prophète*) ou prophète Mahomet (cf. notre [Recueil de documents sur l'Asie centrale, Paris, 1881, p. 64](#)). À ce sujet, voir à l'[appendice I](#) la liste des descendants du *Païghembèr* dressée d'après le dictionnaire précité.

(110) Les villes du Turkestan chinois étant aujourd'hui très connues, nous pensons inutile d'entrer dans quelques détails à leur sujet. Nous ferons seulement p.123 remarquer que leurs noms sont diversement transcrits par les auteurs qui se sont occupés de ce pays. C'est ainsi que *Yarkand* est écrit *Irguen*, *Yerguen*, *Ierkim* ou *Yerkim* par les missionnaires et ceux qui les ont suivis, tels que Abel Rémusat, Pauthier, etc., *Yarkend* par Kuropatkin, *Yarkiang* par Timkowski, etc.

(111) *Galdan Ts'eryng* (orthographe mandchoue du *Dictionnaire géographique*) était fils aîné de *Ts'ewang Arabdan*, khan des Dzungars élu en 1720, issu d'une ancienne famille de la tribu *Tchoross* (l'une des *durben oïrad* ou quatre tribus des Dzungars) : le *Si-yu t'oung ouen tche* donne la généalogie de cette famille (livre VII). Sur *Galdan Ts'eryng*, voir de Mailla, *Histoire*, t. XI et Kuropatkin, [Kashgaria, p. 106](#) ; les noms propres sont si défigurés dans ces deux ouvrages, qu'il est souvent difficile de les reconnaître : ainsi *Ts'ewang Arabdan* devient *Tséouang-rabdan* dans de Mailla, et *Tsapad-kaptan* dans Kuropatkin ; ce dernier auteur écrit le nom de *Galdan Ts'eryng* sous cette forme : *Haldan-shirin*. Un autre écrivain russe, Abramoff (*Proceedings of the Imperial Russian geographical Society for 1861*, p. 160), parle de *Galdan Ts'eryng* sous le nom de *Haldan-shirin*, et dit que son second fils s'appelait *Tsavan-dorizi-atcja-namiyal*. Le nom de ce dernier est transcrit 策妄多爾濟那木札勒 par le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre VII, p. 5, verso, et l'équivalent mandchou-mongol est *Ts'ewang-dordji-namdjah*.

(112) 波羅泥都, *po-lo-ni-tou*. L'orthographe est la même dans le *Dictionnaire géographique* : nous lisons *pou-la-ni-toun* dans la biographie d'Obaïdou'llah et de ses descendants (extraite du '*Houeï-kiang t'oung-tche*, liv. II, et traduite par nous, [le pays de Hami, tirage à part, p. 63](#)), *pou-na-toun* et *po-lo-ni-tou* dans le *Cheng-vou-ki* de *Oueï Yuan* (cf. notre [Recueil de documents, p. 6](#)), etc. ; voir à ce propos l'appendice I.

Les équivalents mandchou et mongol de ce nom sont, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, Boronidou : le mot '*houeï* donné à la suite est *Bourânoudoun*, corruption probable de *Bourhân-uddin* (cf. [le pays de Hami, tirage à part, p. 63](#)).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Le nom de *Bourhân-uddin* a été écrit de plusieurs manières : *Boronitou* par Klaproth ([Magasin asiatique, t. I, p. 91 et seq.](#)) ; *Boorkhan-eddin* par Kuropatkin ([Kashgaria, p. 108 et seq.](#)) ; *Barhanuddin* par Boulger (*History*, p. 167).

(113) 霍集占, *Houo-tsi-tchan* (même orthographe dans le *Si-yu t'oung ouen tche*, le *Houeï-kiang t'oung-tche* et le *Cheng-vou-ki*). Le mandchou et le mongol (*Dict. géogr.*, livre XI, p. 21, verso) donnent *Khodjidjan*, le 'houeï, *Khodjo-Djân*. Klaproth avait adopté l'orthographe *Khodzidjan* et *Khozidchan* (cf. notre [Recueil de documents, p. 66](#) ; [Magasin asiatique, t. I, p. 91](#)) : nous avons suivi la dernière dans notre *Mémoire* sur Hami. Kuropatkin ignorait que le frère de *Bourhân-uddin* s'appelait *Khodjo-Djân* : il le désigne toujours sous le nom de *Khan Khodja* ([Kashgaria, chap. IV](#)).

(114) 即斫謂大小和卓木者也 Le *Si-yu t'oung ouen tche* dit (liv. XI, p. 23 recto et verso) que les mahométans appelaient *Bourhân-uddin* le *Ki-ho-tcho-mou* (*hotchom*), signifiant le *grand hotchom*, et *Khodjo-Djân*, le *Ki-tsi-k'o* (*Kitsik*) *ho-tcho-mou* (*hotchom*) ou *petit hotchom* (*Kitsik*, d'après cet ouvrage aurait le sens de *petit*). À l'article *Boronidou* ou *Bourhân-uddin* (p. 23, recto), il ajoute : *Hotchom*, c'est comme si l'on disait « moi le hotcho ».

和卓, *ho-tcho* (ancienne orthographe 火者, p.124 cf. [le pays de Hami, tirage à part, p. 39, note 4](#)) est la transcription phonétique du titre persan si connu *Khodjah*, *maître*, *seigneur*, *professeur*, etc. ; les Chinois paraissent avoir confondu *Khodjah* avec *Khodjé-m* qui signifie *monsieur* : *ho-tcho-mou* ou *hotchom* serait une corruption de ce dernier mot.

Les missionnaires ont pris *hotchom* pour un nom propre :

« Il y avait, dit de Mailla, deux mahométans, du nom de *Ho-tchom*, dont l'un donnait des lois à *Yerquen* (*Yarkand*), et l'autre à *Hashar* (*Kasgar*, *i. e. Kachgar*) : on les distinguait par la dénomination de *grand Ho-tchom* et de *petit Ho-tchom* ([Histoire, t. XI, p. 564](#))

Un autre missionnaire a dit, d'après le père Amiot :

« deux princes mahométans dont l'un s'appelait le *grand Hotchom* et l'autre le *petit Hotchom*, etc. ([Mémoire sur le Thibet, etc. ; Lettres édifiantes](#), éd. de 1835, t. XXXVII, p. 225).

Les auteurs chinois écrivent indifféremment *ho-tcho* et *ho-tcho-mou* (*hotchom*) pour transcrire le mot *khodjah*.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Bourhân-uddin et *Khodjo-Djân* étaient, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche* (liv. XI, p. 23, recto), les descendants du Paighembèr à la trentième génération (voir l'appendice I).

Kuropatkin prétend que l'emprisonnement de Mohammed, qu'il appelle *Khodja Ahmet*, par les Dzungars, aurait eu lieu antérieurement à la prise de possession du pouvoir par *Galdan Tseriyng (Haldan-shirin)*. Cf. [Kashgaria, p. 106](#). Les Dzungars seraient intervenus dans une guerre intestine entre deux chefs mahométans et auraient détrôné Mohammed, un de ces chefs, au profit de son rival. De Mailla ([t. XI, p. 563](#)) est plus exact.

(115) 班第. Il était d'une des bannières mongoles. Voir, à son sujet, appendice III, *Notices biographiques de quelques généraux de K'ien-loung*.

Le fait historique que rapporte notre texte a échappé à de Mailla et à Kuropatkin. Le premier se contente de dire ([t. XI, p. 563](#)) :

« Dès que Hotchom (lisez *Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân*) fut informé que les armées impériales marchaient vers l'*Ily (Ili)*, il marqua le plus grand empressement d'être soumis à la Chine. Le généralissime Panti, au nom de l'empereur, le mit en liberté et lui rendit ses États, avec promesse que la cour de Peking le protégerait contre ses ennemis. Kien-long confirma les promesses de Panti : il traita le prince mahométan comme s'il eût été issu de son propre sang et lui rendit ses sujets, qui rampaient honteusement à la cour du *Tchong-kar*

(lisez : qui étaient sous la domination d'un chef, ancien rival de *Mohammed*, soutenu par les Dzungars). Quant à Kuropatkin, il est muet sur ce point, qui a cependant son importance historique.

(116) 阿睦爾撒納. Sur la révolte d'*Amoursana* contre l'autorité chinoise, voir principalement de [Mailla, Histoire, t. XI](#), et Kuropatkin, [Kashgaria, chap. IV](#) (comme texte chinois, le livre II du *K'in-ting sin-kiang tche-lio*). Il y a dans le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre X, p. 31, verso, quelques détails intéressants sur *Amoursana* et sa famille.

(117) 台吉 et 宰桑. « The *daidji* are hereditary nobles, claiming descent from the founders of the Mongol sovereignty or from the *Khans* or titular « princes » and « dukes » of the various tribes. Amongst the Oelöt tribes, the title *tsai-sang (dzai-sang)* was employed in the place of *daidji* for their hereditary nobles » ([Mayers, Chinese Government, p. 89](#)).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Un certain nombre de ces nobles héréditaires avaient embrassé le parti des Chinois et prêtaient leur concours aux armées de *K'ien-loung*.

(118) 哈薩克. Sur les Khassaks, voir [Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 98 et seq.](#) ; p.125 notre [Recueil de documents, p. 115 et seq.](#) ; [Timkovski, *Voyage à Peking à travers la Mongolie en 1820 et 1821*](#), trad. française, Paris, 1837, t. I, p. 215 et seq. ; [Mayers, *Chinese Government*, p. 87](#). On trouve des détails sur la campagne contre *Amoursana*, sa défaite, sa fuite, etc., dans les ouvrages cités plus haut (de Mailla, Kuropatkin, etc.).

(119) 兆惠. Sur ce général célèbre, voir appendice III, *Notices biographiques*, etc.

(120) 阿敏道. De Mailla rapporte le fait autrement :

« On croyait lier ce prince (le Hotchom, c'est-à-dire *Khodjo-Djân*) en le comblant d'honneurs et de bienfaits ; on se trompait : il ne tarda pas à méconnaître la main qui l'avait servi et il devint ingrat. Il se persuada qu'il ne serait pas moins dans l'esclavage sous la protection de l'empereur qu'il y avait été sous les Eleuthes, et il voulut être entièrement libre. Les échecs que venaient d'essuyer les troupes impériales lui firent croire qu'il pourrait, avec impunité, lever l'étendard de la révolte. Panti essaya de le ramener à ses engagements ; mais toutes ses tentatives furent inutiles. Il lui envoya Ngao-min-tao dans ce même dessein, à la tête de cent hommes, pour faire une dernière tentative ; mais le barbare mahométan égorgea Ngao-min-tao et les cent cavaliers. Enflé d'orgueil, et mettant sa confiance dans ses armes à feu, dans ses places fortes, et dans le secours des mahométans ses voisins, il se prépara à se défendre, persuadé qu'il pouvait résister aux forces de la Chine. ([Histoire, p. 563-564](#)).

Au lieu de *Panti* et de *Ngan-ming-tao*, il faut lire *Tchao-'houeï* et *Amintaô* (nom que *Oueï Yuan* écrit *Amint'ou*). Dans Kuropatkin *Tchao-'houeï* est transcrit Tchjao Hoi. Boulger est en contradiction avec les historiens chinois quand il dit, p. 167, que les Chinois n'avaient pas mis *Bourhân-uddin* sur le trône.

(122) Un Mandchou, ainsi que son nom l'indique. Il avait pris part à l'expédition contre *Amoursana* (cf. de [Mailla, Histoire, t. XI](#)).

(123) 靖逆, qui pacifie les rebelles.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

(124) D'après Kuropatkin, qui cite rarement ses autorités, cette première attaque infructueuse aurait été faite par *Tchao-'houei* et non par *Yarkhachan* :

« On receipt of the first news relating to a rising in Kashgaria, Tchjao-Hoi, ruler of the province of Ili, moved from the town of the same name with a detachment of 2,000 Kalmucks and a small number of Mandjoor and Turkestanese, over the Moozart pass, to the town of Koocha (*Kou-tché*). This town was prepared to make a stout resistance, so that the small force that had been sent from Hi had to return without success (*Kashgaria, p. 114*).

De Mailla n'a point de détails sur cette période de la campagne contre les mahométans.

(125) 沙雅爾, *Chayar*, ville voisine de *Koutche*, lat. 41° 41', long. 82° 45' (*Playfair, The cities and towns of China*). D'après le *Houei-kiang t'oung tche* (*le pays de Hami, tirage à part, p. 64*), un chef rebelle nommé *Abdou Kholem* était venu une première fois d'*Aksou* au secours de *Kou-tche*, mais il avait été battu et mis en fuite. Ce fut alors que *Khodjo-Djân* arriva avec 5.000 hommes (*loco citato*). Kuropatkin prétend que ce dernier avait 10.000 hommes avec lui, ce qui paraît exagéré, et cite comme autorité Ritter (*Eastern Turkestan*), qui confond *Khodjo-Djân* avec *Bourhân-uddin* :

« Tchjao Hoi now despatched a fresh force, numbering 10,000 men composed of Mandjoors and Chinese, by the route *viâ* Koonya-Toorfan to Koocha (*Kou-tche*). On the other hand the Yarkend Khodja (*i. e.* p.126 *Khodjo-Djân*) sent a reinforcement to the people of Koocha, composed of 10,000 selected troops.

Oueï-Yuan (*Cheng-vou-ki*, livre IV) :

« Les deux frères *Khodja* (*Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân*) arrivèrent au secours avec 10.000 soldats environ, armes de fusils.

(126) Cf. *Mayers, Chinese Government, p. 82*. — sur lequel voir appendice II, *Notices biographiques, etc.*

(127) 和落霍斯. *Oueï Yuan* appelle 和托羅, '*Ho-t'o-young*, l'endroit où se livra le premier combat. C'est une faute d'impression : il faut lire 托和羅, (*K'in-ting sin-kiang tche-lio*, livre I, p. 9, verso). Cette localité est à 80 *li* à l'est de *Kou-tche* (op. cité) :

(129) nom mandchou.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

(130) La rivière 渭干, *ouei-kan*, qui est formée par plusieurs cours d'eau qui coulent des montagnes situées au nord-ouest de Kou-tché, suit d'abord la direction du sud, puis s'infléchit presque brusquement vers l'est pour aller se jeter dans la rivière 塔里木, Tarim : elle passe ainsi à dix *li* au nord de *Chayar*. C'est dans cette partie de son cours qu'elle porte le nom de rivière Oken. Cf. le 西域水道記, *Si-yu choueï-tao ki*, traité de l'hydrographie du *Si-yu* ou *Asie centrale*, ouvrage très important sur les cours d'eau et lacs du *Si-yu*, publié sous le règne de *Tao-kouang*, dont Wylie n'a point fait mention dans ses utiles *Notes* sur la littérature (livre II, p. 12, recto et 15, recto, et la carte des pages 33, verso et 34, recto, à la fin de ce livre).

Oueï Yuan désigne *Aïlonga* sous le titre de *ling-toueï tâ-tch'en*, commandant de troupes. D'après lui, la bataille eut lieu le 16 du sixième mois.

(131) Le récit de *Oueï Yuan* concorde avec notre texte. De Mailla et Kuropatkin ont passé ces faits sous silence. Ce dernier se contente d'écrire :

« The Chinese having driven off the reinforcement laid siege to the town. ([Kashgaria, p. 115.](#))

(132) Nous trouvons dans le *Cheng-vou-ki* des détails intéressants sur le siège de Kou-tché. Voici la traduction du passage :

« Les deux frères *Khodjah* (suivant l'auteur, *Bourhân-uddin* était venu avec son frère au secours de *Kou-tche*) ayant leur retraite coupée (par *Aïlonga*, après le combat de la rivière *Oken*), réunirent huit cents hommes environ et se réfugièrent dans la ville de *Kou-tche*. Notre armée se réjouit alors de ce que les deux chefs rebelles s'étaient jetés eux-mêmes dans le filet et de ce qu'il serait possible de les prendre et de les massacrer.

Hudui (un des officiers de l'armée assiégeante ¹ dit (à *Yarkhachan*) :

« les rebelles ne resteront certainement pas enfermés dans la ville ; ils ne manqueront pas de chercher à s'enfuir. Pour fuir, ils ont deux routes : l'une à l'ouest de la ville par la rivière *Oueï-kan* qu'ils peuvent traverser à gué ; l'autre par la passe ou défilé des collines du nord, dans la direction du désert d'*Aksou*. Je vous demande

¹ Transcription du nom '*houei*', *Hudui* (cf. *Si-yu t'oung ouen tche*, liv. XIII, p. 11, verso). C'était un *akim beg* qui s'était rallié à la cause impériale.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

l'autorisation de placer mille hommes en embuscade dans chacun de ces endroits importants.

Yarkhachan ne prit pas les mesures suggérées : il passait ses journées à jouer aux échecs ; il ne faisait même pas de rondes dans les retranchements. p.127

« Le 24 (du sixième mois), vers le soir, des soldats de *Solon* (Mandchous de la région de l'Amour) entendirent dans la ville des cris poussés par les chameaux comme lorsqu'on charge lourdement ces animaux pour aller au loin. Ils en avertirent secrètement le maréchal. Celui-ci ne voulut rien croire ; Cette nuit-là les deux chefs de rebelles et le bey Abdou sortirent en effet en secret, avec 400 cavaliers, par la porte de l'ouest, et s'enfuirent par le défilé des collines du nord. Cependant, le général des troupes mandchoues *Chountona*, qui gardait la porte de l'ouest, apprit cette nouvelle, mais comme il faisait encore nuit, il n'envoya pas de troupes (à leur poursuite). Ce ne fut qu'au matin qu'il lança une centaine d'hommes pour poursuivre les fuyards : mais ceux-ci avaient déjà traversé la rivière *Oken* et coupé les ponts.

Pour mettre à couvert sa responsabilité, le maréchal accusa *Chountona* (de les avoir laissés échapper) ; il attaqua la ville avec vigueur. Celle-ci, adossée à des hauteurs, était défendue par des murs de sable et de terre et par des palissades contre lesquels le canon ne servait à rien. Alors le général des troupes chinoises *Mâ Tô-cheng* fit creuser le sol par ses soldats pour faire des mines : on y travailla sous ses ordres jour et nuit sans interruption. Les mines étaient déjà poussées jusqu'à deux toises de la place, quand les rebelles qui gardaient les murs aperçurent une lueur sous terre : ils firent des contre-mines où ils brûlèrent de la paille. 600 de nos soldats environ y périrent brûlés. De nouveau, pour couvrir sa responsabilité, le maréchal accusa le général, mais il se garda bien de demander à ce qu'on le punit lui-même.

Au huitième mois *Abdou*, chef mahométan qui défendait la ville, s'enfuit pendant la nuit et franchit les lignes des assiégeants. Les mahométans qui restaient ouvrirent les portes et se rendirent.

L'empereur (informé de ce qui s'était passé) entra dans une violente colère, et, pour servir d'exemple, il fit mettre à mort *Yarkhachan*, *Chountona* et *Mâ Tô-cheng*...

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Kuropatkin parle en ces termes du siège de Kou-tche :

« The Chinese carried their saps to within a *li* of the town, and had arrived sufficiently near to make an assault, when all at once the besieged let out some water, drowning 10 officers and 600 soldiers of the Chinese forces. The position of the besiegers was not indeed especially favourable, and they had thought of raising the siege but the flight of the Khodja from Koocha aided them. The inhabitants of the town, after the Khodja's flight, not wishing to make any further resistance, opened the gates. Notwithstanding this spontaneous surrender, about a thousand of the Koocha troops were slain by the conquerors on their entry into the town. The Chinese emperor Tsian-Loon (*Kien-loung*), on receiving the report that the Chinese leader had allowed the offending Khodja to escape, and that he had slaughtered some of those who had surrendered, ordered him to be executed, and he at the same time ordered Tchjao-Hoi, the Governor of Ili, and his colleague, Foo-De, to move against Kashgaria with fresh forces. ([Kashgaria, p. 115.](#))

(133) 烏哈墨第. Telle est l'orthographe de notre texte : mais il doit y avoir là erreur de transcription, ou faute d'impression. Nous croyons qu'il faut lire *Makhmout* pour *Maḥmoud*, *beg* de *Chayar* d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre XII, p. 14.

(134) 阿瓜斯. Mandchou-mongol : *Akouwas* ; en persan : voix (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre XIII, p. 5, verso). Dans le même ouvrage, livre XII, p.128 p. 16 recto, on voit 阿瓜斯巴奇, dont les équivalents mandchou et houei sont : *Akouwasbaki* et *'avâz-bâqi* (*bâqi* signifie, en arabe, *durable, éternel*). C'est évidemment de cet *'Awâz-bâqi* qu'il est question dans le texte : il était en effet (*loc. cit.*) *akim-beg* de *Saïrim*.

(135) 伯凱. Ce nom ne se trouve pas dans la liste des begs de *Saïrim* (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre XII, p. 16 et seq.). Peut-être est-ce ici une transcription erronée de *bâqi* (voir note ci-dessus) ? et alors il faudrait lire *'Awâz-bâqi* au lieu de deux noms. Cependant nous devons ajouter que *bâqi* est d'ordinaire transcrit phonétiquement en chinois par 巴奇 (*Si-yu t'oung ouen tche, passim*).

(136) Voir *supra* la note relative au siège de Kou-tche.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

(137) 定邊, qui fixe ou pacifie les frontières. Cf. [Mayers, Chinese Government, p. 92, n° 559](#) (maréchal ou gouverneur militaire).

(138) Nous n'avons pu découvrir la situation exacte de cette localité.

(139) Mandchou-mongol : *Khodjîs* ; 'houei : *Khodjîs* (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre XI, p. 31 recto).

(140) De Mailla et Kuropatkin ne parlent point de ce fait, qu'ils paraissent avoir ignoré.

(141) 達瓦齊. *Dawatchi* (équivalents mandchou et mongol du *Si-yu t'oung ouen tche*, livre VIII, p. 19, recto), second fils de *Nam-djal Tasi* (*loc. cit.*), était khan des Dzungars. Sur sa lutte avec *Amoursana*, consulter [de Mailla, Histoire, t. XI, p. 545 et seq.](#) ; Abel Rémusat, [Vie de Kao-toung, Nouveaux mélanges asiatiques, t. II](#), p. 46 ; Kuropatkin, [Kashgaria, p. 187](#) ; Abramoff, *Proceedings of the Imperial Russian Society for 1861*, p. 160, etc. De Mailla l'appelle *Taoua-tsi* (ou *Débatchi*), [p. 545](#), et Kuropatkin, *Tavatsi*. Cf. aussi Boulger, *History*, chap. XIII (*Davatsi*). *Amoursana*, rival de *Dawatchi*, fut soutenu par les armées de *K'ien-loung* et triompha du khan des Dzungars qui fut fait prisonnier et conduit à Péking où il reçut les titres de *ho-che ts'in-ouang*, prince de première classe, et de *tô-lô ô-fou*, mari d'une princesse impériale (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre VIII, p. 19, recto ; cf. [de Mailla, Histoire, p. 549](#)). L'idée de *K'ien-loung* semble avoir été de garder *Dawatchi* à sa cour dans le dessein d'opposer ce khan, le cas échéant, à *Amoursana*, mais *Dawatchi* mourut de chagrin peu de temps après.

(142) Tous ces détails sont nouveaux et ne se trouvent ni dans de Mailla ni dans Kuropatkin. Ce dernier se contente de dire : « Having reached Aksu, Tchjao-Hoi took possession of this town. » ([Kashgaria, p. 115](#)). Il ne fait aucune mention de la prise d'*Ouché* qui eut lieu au même moment.

Oueï Yuan (*Cheng-vou-ki*, livre IV) rapporte les mêmes faits :

« À ce moment (après leur sortie de *Kou-tché*) les deux *Khodjah* s'enfuirent à Aksou. Le beg de cette ville, *Khodjîs*, était celui-là même qui avait reçu un titre nobiliaire pour avoir fait prisonnier autrefois *Dawatchi*. Il ferma les portes de la ville et ne les reçut pas ; il les incita à aller à *Ouché*. *Ouché* non plus ne voulut pas les recevoir. Alors le petit *khodjah* (*Khodjo-Djân*) s'enfuit à *Yarkand*, et le grand *khodjah* (*Bourhân-uddin*), à *Kachgar*. *Tchao-'houei* chargea *Hudui* de pacifier *Khoten* et *Khodjîs* suivit l'armée.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

(143) Le récit de *Oueï Yuan* concorde exactement avec le nôtre ; on sait d'ailleurs qu'il avait pu consulter les documents officiels déposés au bureau des historiographes :

« le petit *khodjah* (*Khodjo-Djân*) avait réparé les murs, dévasté la p.129 campagne, coupé les riz, fait rentrer les habitants dans la ville, pour que notre armée ne trouvât rien à prendre. À cinq li (deux kilomètres) à l'est de la ville, il avait fait creuser des fossés et construire des redoutes pour résister et nous fatiguer. De son côté, le grand *khodjah* (*Bourhân-uddin*) occupait la ville de *Kashgar* et lui faisait ainsi vis-à-vis.

Toutefois, *Oueï Yuan* ne parle pas de la réunion des deux frères à *Yarkand*.

(144) Le *Cheng-vou-ki* donne la même date.

(148) Cf. appendice III, *Notices biographiques*.

(155) 璦琿爾圖. Il était de la tribu de *Solon* (région de l'Amour). *K'ien loun* a fait une pièce de vers à son sujet (*K'iu-ting sin-kiang tche-lïo*, livre servant d'introduction, p. 31).

(156) Cf. [Mayers, Chinese Government, p. 67](#), n° 465. *Batourou* signifie *brave* en mandchou.

(160) Notre récit est beaucoup plus détaillé que celui de *Oueï Yuan*.

(161) D'après le *Cheng-vou-ki*, *ying-ki-pan*. Le *Si-yu t'ou tche* décrit cette montagne (cf. notre [Recueil de documents, p. 96](#)¹).

(162) C'est le *Yarkand déria* ou rivière de *Yarkand*.

« La rivière du nord, qui descend des *Ts'oung-ling* (chaîne du *Bolor tagh*), passe en dehors de la ville de *Kachgar* ; la rivière du sud, descendant également des *Ts'oung-ling*, passe en dehors de la ville de *Yarkand*. Les indigènes appellent *tch'e choueï 'ho*, la rivière aux eaux rouges, la rivière du nord (*Kachgar déria* ou *Kizil sou*, eau rouge) et *'hei choueï 'ho*, la rivière aux eaux noires, la rivière du sud (*Yarkand déria*).

¹ Voici l'article que le *Si-yu t'oung ouen tche* consacre à cette montagne : « Le *Ingge dsipan tagh* (montagne de *Ingge dsipan*) : transcription primitive *Ingichi dsipan* ; *Ingichi*, en langue *houeï*, a le sens de *descendre le penchant* ou *le coteau d'une colline* ; *dsipan*, en persan, signifie *celui qui fait paître les moutons* (berger). Au bas de la montagne, il y a beaucoup de pâturages (livre IV, p. 33, verso).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Note de l'auteur chinois : en 'houei, rouge se dit *oulan*, noir, *khara* (*khara*) ; eau se dit *ousou*. Par conséquent le *Oulan ousou* est le *Kachgar déria* et le *Khara ousou*, le p.130 *Yarkand déria*. Depuis les explorations anglaises et russes, ces deux cours d'eau sont aujourd'hui très connus.

(165) 通古思魯克. C'est le nom de l'endroit où eut lieu le combat ¹.

(166) Le camp fut appelé 黑水營, *heï choueï yng*, le camp de la rivière Noire, parce qu'il était établi près du *Khara-ousou* ou *Yarkand déria*, à l'est de ce cours d'eau.

(167) Voici le récit de *Oueï Yuan* :

« *Tchao-houeï*, ayant détaché 800 hommes, chargea *Aïlonga* (d'en prendre le commandement et) d'occuper la route de *Kachgar* par où pouvaient venir des secours. En outre, ayant appris par ses espions que les troupes des rebelles étaient au pied de la montagne *Yng-k'i-p'an*, il résolut de traverser la rivière (le *Yarkand déria*) et de s'en emparer afin de procurer des vivres à l'armée.

Le treizième jour, il laissa des troupes pour garder le camp de la rivière Noire, et, à la tête de 1.000 cavaliers environ, il se dirigea de l'est vers le sud. À peine eut-il fait passer la rivière à 400 cavaliers, que le pont se rompit tout à coup, et il sortit de la ville 5.000 cavaliers rebelles qui vinrent pour nous couper la retraite. Nos troupes venaient d'attaquer vigoureusement la cavalerie rebelle, quand 10.000 fantassins rebelles environ soutinrent celle-ci, qui se déployant en deux ailes, nous enveloppa et nous attaqua par derrière. Notre armée, séparée par la rivière, ne pouvait venir au secours. De plus, le sol était détrempé et il était difficile d'avancer. Combattant tout en reculant, nos troupes traversèrent la rivière à la nage et cherchèrent à gagner le camp. À mi-chemin, elles furent coupées par les rebelles qui séparèrent plusieurs compagnies (du reste des troupes) : chacun dut combattre pour soi. La lutte dura depuis le matin jusqu'au soir. On tua 1.000 rebelles environ, mais la plupart de nos chevaux restèrent embourbés, plusieurs centaines d'officiers et de soldats périrent dans le combat, un nombre égal fut

¹ D'après le *Si-yu choueï tao ki* ou Traité de l'hydrographie du *Si-yu* ou *Asie centrale*, cette localité s'appellerait également *Si-po* (cf. cet ouvrage, livre I, p. 17 verso). Elle est au sud du *Khara-ousou* ou *Yarkand déria*.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

blessé. *Tchao-'houei* chargeait les rebelles à droite et à gauche avec la plus grande impétuosité. Il eut plusieurs chevaux blessés ou tués sous lui, il en changea au fur et à mesure. *Ming-joueï* fut également blessé : le général de brigade des troupes chinoises *Kaô T'ien-chi* et d'autres officiers moururent en combattant.

Les rebelles traversèrent alors la rivière pour venir nous attaquer. Pendant cinq jours et cinq nuits notre armée combattit, tout en élevant des retranchements. De leur côté les rebelles construisirent un grand retranchement pour nous entourer de tous côtés et nous assiéger. Dans la nuit du 17, *Tchao-'houei* envoya à *Aksou*, par des chemins différents, cinq soldats chargés d'annoncer dans quelle position critique il se trouvait. *Choukhedé* (qui était à *Aksou*) en avertit l'empereur par un exprès.

Les rebelles détournèrent le cours de la rivière en amont pour inonder le camp, mais nos troupes firent écouler les eaux en aval par des canaux qu'elles creusèrent. Le camp était adossé à un bois où les balles et les boulets tombaient comme de la ^{p.131} pluie. Nos troupes abattirent les arbres et trouvèrent une quantité innombrable de projectiles dont elles se servirent pour riposter.

Sur ces entrefaites, les *Bourouts* (Khirgis noirs) firent une attaque sur *Kachgar* au moment où notre armée attaquait et brûlait le camp des rebelles (devant cette ville). Ces derniers, soupçonnant que les *Bourouts* étaient d'accord avec nos troupes, le grand *khodjah* (*Bourhân-uddin*) envoya un émissaire pour traiter de la paix : *Tchao-'houei* s'empara de celui-ci et au moyen d'une lettre attachée à une flèche qu'on lança au milieu des rebelles, répondit qu'il ne pouvait accepter la soumission qu'après qu'on lui aurait, au préalable, livré *Khodjo-Djân*.

Nos troupes trouvèrent de l'eau en creusant des puits, et des grains en découvrant des silos faits par les rebelles. Au troisième mois, l'armée n'était pas encore dans la détresse. Les rebelles étaient effrayés et croyaient qu'il y avait quelque génie (divinité) avec nous. »

En comparant les deux passages, on remarquera que les historiens officiels sont plus sobres de détails et n'attribuent pas un caractère aussi critique à la position de l'armée de *Tchao-'houei* : il leur est difficile d'avouer clairement

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

que les troupes du Fils du Ciel, qui doivent être toujours victorieuses, éprouvèrent un échec sérieux. Au sujet du siège du camp de la rivière Noire, on ne trouve rien dans les auteurs étrangers : l'*Histoire* de de Mailla n'en fait aucune mention.

(168) 高宗皇癩帝, *Kaô-tsoung-choun 'houang-ti*. C'est l'empereur qu'on a coutume d'appeler *K'ien-loung*, du nom des années de son règne.

(169) 富德. Le *Fouté* des missionnaires, le *Foo-De* de Kuropatkin. Il était tartare-mandchou, de la tribu des *Solon*. Il se distingua dans la campagne contre *Amoursana*.

« *Fouté* se rendit redoutable aux Tartares, et, après *Tchao-'houei*, il n'est aucun des généraux qui ait plus mérité de l'empire dans la guerre contre les Éleutes ; cependant il faillit d'être condamné à perdre la tête au retour de ses glorieuses expéditions. Un petit mandarin dans le district duquel *Fouté* avait exigé des chevaux pour l'armée avec un peu trop de rigueur, l'accusa de malversation ; et il fut convaincu, en effet, d'avoir détourné à son profit quelques chevaux, qu'il avait envoyés dans les haras qu'il possédait en Tartarie. Il méritait la mort ; mais en considération de ses services, l'empereur, qui l'avait décoré du titre de *héou* (marquis) et lui avait confié des emplois honorables, se contenta de les lui ôter, et le condamna à une prison perpétuelle, sans vouloir se servir de lui dans les guerres survenues par la suite. La liberté ne lui fut rendue qu'en 1771, à l'occasion de l'amnistie générale, lorsqu'on célébra la quatre-vingtième année de l'impératrice mère. L'empereur le mit au nombre de ses gardes ; mais il lui refusa constamment de l'emploi dans l'armée destinée contre le royaume de *Mien* (Birmanie), malgré les instances des grands et des ministres. ([De Mailla, Histoire, t. XI, p. 555, note 1.](#))

Fou-tô et *Yarkhachan*, étant tombés en disgrâce, n'ont point été admis, malgré les services qu'ils avaient rendus à la Chine, au nombre des hommes célèbres de la dynastie régnante. (Cf. appendice III, *Notices biographiques*.)

Pendant l'absence de *Tchao-'houei*, qui commandait l'expédition contre *Yarkand*, *Fou-tô* administrait l'*Ili*. Il n'avait donc pas suivi l'armée, et Kuropatkin commet une erreur quand il dit : « Tchjao-Hoi moved on the

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Yarkend, directing his colleague Foo-De to follow with the infantry » ([Kashgaria, p. 116](#)).

(170) 納木札爾, *Namoudjar*, un mandchou. Il avait reçu le titre de comte p.132 pour avoir fait prisonnier un chef des *Khalkas* révolté contre l'empereur (*K'in-ting sin-kiang tche-lio*, livre servant d'introduction, p. 23).

(171) *San-t'ai*, mandchou également. Le *Cheng-vou-ki* donne *San-ko*. Il y a une faute d'impression dans ce dernier ouvrage, car dans le *K'in-ting sin-kiang tche-lio*, livre servant d'introduction, p. 23, poésie de l'empereur *K'ien-loung* intitulée *Chouang y che*, pièce de vers sur les deux patriotes, nous voyons qu'il s'agit de *San-t'ai* et non de *San-ko*.

(172) 遇害, *yu-hai*, *rencontrer un malheur*. Quand la fortune ne sourit pas aux armes chinoises, les historiens évitent de dire que les troupes sont battues ou défaites : pour concilier la vérité de l'histoire avec la dignité du Fils du Ciel, ils ont recours à des euphémismes adroits et brefs dans le goût de celui que nous venons de citer. C'est ainsi que dans le *Cheng-vou-ki* on trouve dans ce sens, les expressions 不利 *pou li*, *elles n'eurent pas le profit (l'avantage)*, 失利 *che li*, *elles perdirent le profit (l'avantage)*. Cf, notre mémoire intitulé : [Deux insurrections des mahométans du Kan-sou \(Journal asiatique, 1890](#), tirage à part, p. 19, note 4).

Oueï Yuan :

« *Tchao-houeï* avait ordonné à *Aïlonga* de retourner à Aksou avec quelques troupes pour presser l'armée de secours. *Aïlonga* rencontra le (nouveau maréchal de) *ts'ing-ni* et autres (*Namoutchar* et *San-t'ai*) qui s'avançaient avec 200 cavaliers ; il ne put les arrêter, ils subirent un échec (*yu hai*, même expression que celle des historiens officiels ¹).

(173) 舒赫德, un Mandchou. Voir à son sujet [Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes](#), éd. 1832, t. XXXV, p. 245.

(174) localité dont la situation nous est inconnue.

(175) d'une bannière mandchoue, cf. Appendice III, *Notices biographiques*.

(178) *Oueï Yuan* :

¹ *Namoudjar* et *San-t'ai* périrent dans cette rencontre. Au sujet de leur mort, *K'ien-loung* fit une pièce de vers portant le titre de 雙義詩, *sur les deux patriotes*, qui a été conservée par le *K'in-ting sin-kiang tche-liô*, livre servant d'introduction, p. 22 et suiv.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

« *Fou-tô* était alors dans le *Pèi lou* (*i. e. T'ien chan pèi lou*, le circuit au nord des monts Célestes = Dzungarie ou *Ili*) : apprenant la situation critique des assiégés de la rivière Noire, il partit aussitôt, à travers les neiges, pour leur porter secours, à la tête de 2.000 hommes environ de Solon et de Tchakhar (tribu mongole nomade, en dehors de la Grande muraille), et de 1.800 soldats environ du *Pèi lou*.

Le sixième jour du premier mois de la vingt-quatrième année (1759), il arriva à Khourman où il rencontra 5.000 cavaliers rebelles : il combattit tout en avançant, la lutte dura quatre jours et quatre nuits. Comme l'eau manquait au milieu de ce désert de sable, ses troupes mangèrent de la glace pour se désaltérer. Les chevaux étaient exténués, la moitié des hommes dut marcher à pied. Le troisième jour, il traversa la rivière de *Yarkand* : il était encore à trois cents *li* de l'armée de la rivière Noire. Les rebelles devenant de plus en plus nombreux, il ne put avancer plus loin.

(Une autre édition du *Cheng-vou-ki* ajoute ici une phrase :

« les deux armées chinoises se trouvaient ainsi enveloppées, en dehors de la Grande muraille. ») p.133

« Sur ces entrefaites, arriva pendant la nuit *Alikoun*, gouverneur de *Pa-li-k'oun* (Barkoul), qui, sur l'ordre de l'empereur, avec 600 hommes conduisant 9.000 chevaux et 1.000 chameaux, avait opéré sa jonction avec les 1.000 soldats environ d'*Aïlonga*. Apercevant de loin des incendies qui s'étendaient sur un espace de dix *li* environ, il se rendit compte de l'endroit où nos troupes étaient aux prises avec les rebelles. En outre, rencontrant des soldats qui avaient été envoyés pour piller le camp (des rebelles), il apprit que nos troupes avaient grand besoin de secours. Déployant alors ses troupes en deux ailes, il s'avança rapidement en leur faisant pousser de grands cris : le bruit se mêlait à la poussière. Il marcha droit aux retranchements des rebelles et les attaqua vigoureusement avec *Fou-tô* sur trois points différents. Comme il faisait nuit noire, les rebelles ignoraient le nombre de nos troupes : ; ils s'entretuèrent (dans l'obscurité) et prirent enfin la fuite. Nos troupes se lancèrent en avant avec impétuosité. À quelques dizaines de *li* avant d'arriver au camp de la rivière Noire, elles défirent de nouveau les rebelles.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Cependant *Tchao-'houei*, voyant diminuer chaque jour le nombre des rebelles qui l'assiégeaient, entendant au loin la fusillade et la canonnade, apercevant de grands nuages de poussière qui venaient de l'est, et remarquant que les puits creusés dans le camp se tarissaient tout à coup (?), sut que l'armée de secours était rassemblée. Alors tout en modérant l'ardeur de ses soldats, il rompit les lignes des assiégeants, tua plus de 1.000 rebelles et brûla entièrement les retranchements. Les rebelles, défaits, se retirèrent dans la ville. Nos deux armées firent leur jonction et retournèrent à Aksou.

(181) Le *K'in-ting sin-kiang tche-liao*, livre III, *Khoten*, donne la liste de ces six localités :

« Il y a six villes ou villages de mahométans : 1° la ville de *Y-li-tsi* (Ilitchi) ; 2° la ville de *H'a-la-ha-che* (Kharakhach), à 70 li au nord-ouest d'Ilitchi ; 3° le village de *Yu-loung-ha-che* (Ouroung-khach) ¹ sans murailles (ce n'est pas une ville murée), à 10 li à l'est de la ville d'Ilitchi ; 4° le village de *Ts'o-lo* (Tchira ?), sans murailles (ce n'est pas une ville murée), à 230 li au sud-est de Ouroung-khach ; 5° la ville de *K'o-li-ya* (Kiria), à 180 li au nord-est du village de *Ts'o-lo* ; 6° le village de *T'a-k'o-nou-la* (Tak-noura), sans murailles (ce n'est pas une ville), dans les montagnes à 350 li au sud de Kiria.

Quelques remarques sur ce passage ne seront point sans intérêt :

1° Ilitchi ou Iltchi est le nom moderne de la ville de *Khoten* ou *Khotan*.

« Eelchi (Iltchi) was anciently called *Khoten*, but at present there is no town bearing that name (*Khoten*) which is now applied to the whole district, distant about ten or twelve days' journey from *Yarkand* (W. H. Wathen, *Notices of Chinese Tartary and Khoten*, dans [Chinese Repository](#), t. XII, p. 236) ;

Khoten est, comme l'on sait, le pays du jade (cf. [Abel Rémusat, Histoire de la ville de Khotan](#) ; H. von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien* ; Fisher, *Allgemeine Zeitung*, 2 février 1881 ; [Élisée Reclus, Nouvelle géographie universelle](#), t. VII, *Asie orientale*, p. 132) ;

2° *Kharakhach* ou *Karakach* est situé non loin de la rivière de ce nom (cf. É. Reclus, *Géographie*, loc. cit.) ;

¹ Quelques géographes écrivent *Yurong-khush* et *Yurang-khash*.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

« En 'houei, dit le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre VI, p. 23, recto, p.134 *Kharakhach* signifie jade noir (*khara* ou *kara* = noir ; *khach* ou *kach* = jade). Ce nom vient de ce qu'on trouve du jade noir dans la rivière. Cette rivière est le *Vou-yu-'ho*, rivière du jade noir, située à l'ouest du pays de *Yu-tien* (Khoten) dont parlent les annales de *Tsin* » (Cf. *Visits to High Tartary, Yarkand, etc.*, by R. Shaw, 1871, p. 474 ; [Abel Rémusat, Histoire de la ville de Khotan](#) ; Reclus, *Géographie ; Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 7e série, t. XII, 4e trimestre 1891, p. 418, etc.) ;

3° *Ouroung-khach*, situé près de la rivière du même nom ; étymologie du *Si-yu t'oung ouen tche*, livre VI, p. 22, recto :

« en 'houei, *ouroung* veut dire *aller chercher*, *khach*, jade. Les habitants ramassent du jade dans cette rivière, d'où son nom.

D'après Rémusat ([Khotan, p. 108](#)), *Ouroung Kasch* (turc oriental *Yorong-kasch*) signifie *jade blanc*. Sur les rivières *Karakach* et *Oroung Kach*, voir Reclus qui a résumé les connaissances les plus récentes que nous avons ¹ ;

4° *Ts'o-lo* doit transcrire *Tchira*, endroit dont parle [Reclus, p. 131](#) ;

5° *Kiria*, à l'ouest de *Tcherchen* (Reclus, p. 131), à cinq jours de voyage de *Iltchi* d'après *Wathen* (*loc. cit.*) ;

6° *Tak-noura* ; il existe une localité du nom de *Tak* et une autre appelée *Noura* (cette dernière visitée par M. Dutreuil de Rhins en 1891). Il y a peut-être là une confusion des géographes chinois ².

(183) Les trois autres villes (ou villages) sont *Ts'olo*, *Kiria*, et *Tak-noura*, *vide supra*.

¹ Depuis la publication de l'ouvrage de Reclus, un certain nombre d'explorateurs ont visité la région de Khoten : citons, parmi les derniers, le colonel Piévtzoff, le capitaine Koborovsky, le lieutenant Kozloff, le géologue Bogdanovitch (mission Piévtzoff), le capitaine Grombchefskey, qui continuent l'œuvre du célèbre général Prjévalsky, le capitaine Younghusband, MM. Edouard Blanc, Dutreuil de Rhins, etc. (*Bulletin de la Société de géographie*, rapport de M. Maunoir, 7e série, t. XII, 4e trimestre 1891).

² *Si-yu chouei-tao ki* (livre I, p. 97) :

« *Iltchi* : en 'houei, signifie *population qui entoure une ville* ; *Kiria* : en 'houei, signifie *penser que quelqu'un vient sans en être sûr* ; *Tchira* : en 'houei, signifie *amener de l'eau dans la contrée* ; *tak* ou *tagh*, (montagne) : ce nom vient de ce que l'endroit est au milieu des monts méridionaux (*nan chan*).

Les deux autres localités dont parle cet ouvrage sont *Karakach* et *Ouroungkach*, sans donner de détails nouveaux à leur sujet. On remarquera qu'il considère *nou la* (*noura*) comme l'ancienne orthographe de *Tchira* (?), et non comme formant un seul nom avec *Tak* (*Tak-noura*).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

(185) 巴圖濟爾哈爾. C'était, comme nous l'apprend une pièce de K'ien-loung sur cette expédition, un *tsai-sang* des Éleuthes (cf. *K'in-ting sin-kiang tche-lïo*, livre servant d'introduction, p. 19, recto).

(186) 瑚爾起. Il était, d'une ancienne famille du *Girin* (cf. *K'in-ting sin-kiang tche-lïo*, livre servant d'introduction, p. 19, recto).

(189) C'est le pays de *Khoten*, *Khoten* désignant la région dont *Ylits'i* (Iltchi) est la ville principale. — *Oueï Yuan* est moins complet, mais il nous informe de la date exacte de l'expédition dirigée contre *Khoten* :

« Au quatrième mois de l'été de p.135 l'année suivante (1759), on envoya d'abord des troupes secourir *Khoten* et reprendre les trois villes tombées au pouvoir des rebelles.

(190) D'après *Oueï Yuan*, on avait rassemblé à *Aksou*, en vue d'une nouvelle campagne contre *Yarkand*, 30.000 hommes, 30.000 chevaux et 10.000 chameaux.

(191) Mêmes détails dans le *Cheng-vou-ki*, qui ajoute toutefois que chacun des deux corps se composait de 15.000 hommes.

(192) *Ykhos* ou *Ykhse*, localité inconnue.

(193) Il est difficile de savoir s'il est ici question de deux ou de trois personnes.

(194) De Mailla ne parle point de la première attaque infructueuse sur *Yarkand*. Voici ce qu'il dit de la seconde :

« Les Hotchoms, battus de toutes parts, se retirèrent à Yerquen (*Yarkand*) avec les restes de leur armée. Les deux armées chinoises les y suivirent dans le dessein de les assiéger ; mais les Hotchoms ne se croyant pas en sûreté, ne les y attendirent pas et prirent la fuite emmenant avec eux ceux qui s'offrirent de les suivre. *Tchao-houeï* envoya son collègue à sa (leur) poursuite, et mit le siège devant cette ville, qu'il somma de se rendre. La garnison ignorait que l'armée chinoise était diminuée de moitié par le départ de *Fouté* : elle ne se crut pas de force à résister, et elle invita le général à venir prendre possession de Yerquen. *Tchao-houeï* y entra en triomphe aux acclamations du peuple, qui s'empressait de lui offrir des rafraîchissements, et auquel il déclara qu'il ne

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

changerait rien à ses coutumes ni à sa religion. La ville de Haschar (Kachgar) se rendit de même. ([Histoire, p. 564-565.](#))

D'après Kuropatkin, *Tchao-'houei* reprit *Yarkand* avant *Kachgar* ([Kashgaria, p. 116](#)). Ces deux auteurs semblent donc être en contradiction avec notre texte. Kuropatkin prétend même que, de *Yarkand*, *Tchao-'houei* marcha sur *Khoten* où les *Khodjah* s'étaient réfugiés :

« The Khodja, accompanied by his adherents, fled to the town of Khotan... From Yarkend Tchjao-Hoi moved on Khotan. Khan Khodja (Boorkhan-Eddin's brother) advanced to meet him, but was defeated and had to fly the town surrendered without a blow. Sending his colleague, Foo-De, from Khotan towards Badakhshan to follow after the Khodjas, Tchjao-Hoi moved on Kashgar, which he also took without opposition.

On ne trouve pas trace de cette marche sur *Khoten* dans notre récit : quant au *Cheng-vou-ki*, il ne donne même pas de détails sur la prise de *Kachgar* et de *Yarkand*.

Sur l'état des choses en *Kashgarie*, au moment de la conquête définitive, et sur les mesures administratives prises par *Tchao-'houei* pour réorganiser le pays, voir [de Mailla, Histoire, t. XI, p. 565 et suiv.](#) ; Kuropatkin, [Kashgaria, p. 117 et suiv.](#) ; [Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes](#), éd. de 1832, t. XXXV, p. 227 et suiv.

(195) 拔達克山. Cf. notre [Recueil de documents, p. 194](#), à la note.

(196) 安集延. Suivant *Oueï Yuan*, les partisans des *Khodjas* voulaient se retirer à 敖罕, *Ao-'hon* (Afghanistan) :

« Les deux frères, chefs rebelles, voulaient aller au *Badakchan* ; leurs partisans voulaient se jeter dans l'*Afghanistan*. De part et d'autre on envoya des émissaires dans ces deux pays, mais l'*Afghanistan* n'ayant pas répondu, tous allèrent au *Badakchan* (*Cheng-vou-ki*).

(197) 霍斯庫魯克.

« Le mont *Khoskou*, dit *Oueï Yuan*, est le sommet des ^{p.136} *Ts'oung-ling*. Il s'y trouve un lac appelé *hei-loung-tch'e*, l'étang du dragon noir ; il a plusieurs centaines de *li* de tour ; en langue *'houei*, on le nomme *'ha-la-nao-cul* (*Khara nor*, lac noir ; *nor* est une contraction

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

du mongol *naghor*, lac). C'est ce que les canons bouddhiques appellent *A-noung-ta* (le lac *Anavatapta*, cf. [Eitel, *Hand-book of Chinese Buddhism*, p. 9](#)).

Le *Khara-nor* doit être le *Kara-koul* (*koul* = *nor*, lac), situé sur le plateau de Pamir.

(198) 阿爾楚爾. Par suite d'une faute d'impression, 阿爾楚山, *Artchou-chan*, montagne d'*Artchou*, dans le *Cheng-vou-ki* (de Mailla, *Atchour*). *Artchour* est le *Alitchour Pamir* (cf. [The Pamirs, by the Earl of Dunmore, Londres, 1893, t. II, p. 171](#)). Selon *Oueï Yuan*, la bataille d'*Artchour* eut lieu le septième jour du septième mois.

(199) 阿桂, cf. [appendice III, Notices biographiques](#).

(203) Le *Cheng-vou-ki* est plus concis, mais son récit, dans les grandes lignes, concorde avec le nôtre. *Oueï Yuan* ajoute : « Notre armée n'eut qu'un seul blessé », ce qui n'est guère croyable.

« Plusieurs chefs rebelles périrent dans l'action, entre autres l'un des plus braves, nommé *Abdou* (*Cheng-vou-ki*).

(204) 色勒庫爾, *So-lo-koul* (*Siri-koul*¹). D'après notre texte même, c'est un autre nom du 洱西洱庫爾淖爾, *yéchil koul nor*. — Il importe de remarquer, avec le *Siéyu t'oung ouen iche*, livre VI, p. 23, verso, que *koul* est synonyme du mot dzongar ou mongol *nor*, contraction pour *naghor*, lac. *Koul* est la transcription du turc *göl* pris dans le sens de *lac* (Grigoryer, *Supplément à la géographie de Carl Ritter*, cité par [Reclus, t. VII, p. 112, note 3](#)). — Le *Dictionnaire géographique* (*loc. cit.*) nous apprend que 伊西洱 est l'ancienne transcription de *Yéchil* : la nouvelle qu'il a adoptée, et qu'on trouve sur la plupart des cartes modernes, est 葉什勒 : le mot *yéchil*, en 'houeï, ajoute-t-il, signifie *vert*, (et non *jaune* comme l'a écrit Klaproth, [Magasin](#)

¹ « En 'houeï, *Khoskhoulouk* signifie *deux oreilles*, *chouang eul* (note du *K'in-ting sin-kiang tche lio*, livre servant d'introduction, p. 34, recto).

Sirikoul, *Sirikul* ou *Sirikol* (Ces diverses transcriptions se trouvent sur nos cartes les plus récentes) est également, d'après quelques voyageurs, le nom du lac qu'on a appelé *lake Victoria* (le *Gaz.kul* de la carte du capitaine Younghusband).

« This name, *Sariq-qol*, is derived from *Sariq*, « yellow », and *qol*, the Kirghiz name for a wide valley, as distinguished from *Jilga* « a gorge ». The name has been wrongly supposed to be that of a lake, after the manner of *Issigh-kul* « Hot lake », which is formed with *Kul*, lake, spelt with a different guttural, and pronounced with a different vowel. *Sariq-qol* is a mountainous district on the south western frontier of the province of Kashgaria and it certainly does not belie its appellation, as the hills of the country are of a creamy yellow » ([The Pamirs, by the Earl of Dunmore, t. II, p. 24](#)).

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

[asiatique, t. I, p. 93](#)). *Yéchil koul nor* a donc le sens de *lac vert* ou *aux eaux vertes* (on pourrait aussi considérer *koul* comme la transcription du mongol *gol*, rivière, et expliquer par *lac (nor) de la rivière (koul) verte*. Le *Yéchil koul* ou *Yachil koul*, lac dont la position est aujourd'hui bien connue et qui a été visitée par plusieurs explorateurs, p.137 (cf. [Reclus, t. VII, p. 108](#)), reçoit, en effet une rivière appelée *Yechi derak* ¹ :

« La chaîne des monts d'*Altchoukha* (ou d'*Alkoûn tchoukha*) est une branche très élevée des *Thsoug ling* (*Ts'oung-ling*), surmontée de pics ; la rivière *Yechi derak* (sur les cartes mandchou-chinoises *Issi derik*) a sa source dans le flanc méridional du *Ts'oung-ling* ; elle coule vers le nord, traverse le *Badakhchan* et le *Bolor*, et arrive dans le canton *Yechi derak*, qui lui donne son nom. Là elle se divise en deux branches : l'une se dirige vers le nord et se jette dans le lac *Tous-koul* (lac de sel) ; l'autre coule d'abord vers le sud-ouest, mais elle reprend bientôt un cours septentrional et tombe dans le *Yechil koul* (lac jaune). Ce lac, nommé *Issi koul* dans les anciennes relations, se trouve à la frontière de *Yarkiang* (*Yarkand*).

(Klaproth, [Magasin asiatique, t. I, Notice sur le Badakhchan, traduite du Tai ts'ing y t'oung tche, p. 93](#) ; cf. notre [Recueil de documents sur l'Asie centrale, p. 194](#)).

Tout près du lac *Yechil koul*, se trouve le lac *Bouloun koul* (*Bulun-kul*) : ce dernier est le *pou-loung koul* des Chinois ([de Mailla, t. XI, p. 572](#), *Pou loung kol*). Le *Si-yu t'oung ouen tche* donne l'étymologie de ce nom : *pou-loung* (*Bouloun*) en dzongar (mongol) et en 'houei, signifie *frontière, limite* (liv IV, p. 24, recto). Le *Yechil koul* (*Yashil kul*) et le *Bouloun koul* (*Bulin kul*) sont réunis par une petite rivière qui n'a pas plus d'un demi-mille de long et forment pour ainsi dire un seul lac. Sur les cartes les plus récentes ils sont marqués comme n'ayant aucune communication entre eux (cf. [The Pamirs, by the Earl of Dunmore, 1893, t. II, p. 166](#)). Ce lac est le plus grand des Pamirs après le *Karakul* (*Kara Kul*) : il a une altitude de 13.120 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer (*The Pamirs, etc., loc. cit.*).

Oueï Yuan : « Le troisième jour (du septième mois) nos troupes arrivèrent à la rivière de 伊西洱庫 (pour 伊西洱庫勒, ancienne orthographe de *Yechil Koul*, cf. *supra*) : c'est la frontière du *Badakhchan*. Sur les deux rives

¹ La rivière Ghund (cf. [The Pamirs, t. II, p. 167](#)) ?

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

sont des montagnes qu'on appelle Khochtchouk. (*Kochikou tchouk daba*, cf. [Recueil de documents, p. 108](#)).

(205) Voici le récit de de Mailla :

« Les rebelles se sauvèrent du côté du Badakhchan et arrivèrent à Pouloukckol (*Bouloun koul*) le dix de la septième lune. Fouté força sa marche, et, faisant 100 *li* par jour, il les atteignit dans ce même endroit, sur le coucher du soleil. Ne voulant pas s'engager dans les défilés de cette montagne (*i. e.* des hauteurs situées près du *Bouloun koul*) sans un guide sûr, il détacha quelques cavaliers avec un officier de confiance pour aller à la découverte et prendre quelqu'un qui pût le guider dans ce pays inconnu. En attendant, il fit reposer ses chevaux qui n'en avaient pas moins besoin que les hommes. Le lendemain, *Patoutchirhan* (c'est le nom de l'officier) envoya dire par un de ses soldats qu'il avait vu l'ennemi ; mais que le chemin pour aller à lui était impraticable. Il avait pris un *Pourouth* (*Bourout*) parfaitement instruit du pays, et qui en connaissait tous les détours. Ce *Pourouth* (*Bourout*), interrogé par le général, lui répondit : « Vos ennemis ont déjà percé la montagne, et ne sont pas loin de Badakhchan ; mais avant d'y arriver, ils ont encore une très haute montagne à passer. Cette montagne est entre deux lacs, celui qui est en deçà s'appelle *Pouloungkol* (*Bouloun koul*) et celui d'au-delà *Tsilkol* (*Yéchil Koul* ou *Yachil Koul*). Quoiqu'il y ait des sentiers pour côtoyer l'un et l'autre lac, ces sentiers sont si ^{p.138} étroits, qu'il ne peut passer qu'un homme à la fois s'il veut aller à cheval. Après avoir passé le lac *Pouloung Kol* (*Bouloun Koul*), il vous faudra grimper sur la montagne, qui est très escarpée. Quand vous serez arrivé sur le sommet vous découvrirez Badakhchan, et vous verrez peut-être l'armée de vos ennemis ; car elle ne doit pas en être fort éloignée.

D'après ces instructions, Fouté encouragea ses troupes, et monta à cheval. Vers le milieu du jour ils avaient déjà côtoyé le lac, et ils se trouvaient réunis au pied de la montagne ; un de ses coureurs vint lui annoncer que les rebelles étaient au centre de cette montagne, où il était difficile de les attaquer. Après avoir pris un repas et un peu de repos, Fouté voulut mettre à profit le reste de la journée, pour s'approcher d'eux le plus qu'il lui serait possible : il les rencontra

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

enfin à l'entrée de la nuit, et ils firent feu sur lui. Fouté fondit sur eux, et malgré la nuit il continua de se battre, jusqu'à ce que les Ho-tchom (*Khodjas*), craignant de tomber entre ses mains, se sauvèrent du côté de Badakchan, avec tous ceux qui purent les suivre ; Fouté s'aperçut que les rebelles ne se défendaient plus, et il fit cesser le carnage. Presque tous les soldats avaient suivi leurs chefs ou péri en combattant. Le reste, qui allait au-delà de 12.000, fut fait prisonnier. On trouva sur le champ de bataille 10.000, tant canons que fusils, sabres, flèches et autres armes ; et on prit plus de 10.000 bœufs, moutons et autres bêtes, sans compter les chevaux, qui n'étaient pas à la vérité en grand nombre, parce que les fuyards en avaient monté pour aller plus vite ([Histoire, p. 572-573](#)).

Comme on le voit, les historiens officiels sont plus complets et plus précis que les missionnaires, (Comp. [Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes](#), éd. 1832, vol. XXXVII, p. 239.)

Oueï Yuan :

« Le Grand Khodja (*Bourhân-uddin*) avec ses gens, défendait les hauteurs à l'ouest de la rivière (le *Yechil derak*) afin de se ménager la retraite. Le Petit Khodja (*Khodjo-Djân*), avec 10.000 hommes, occupait les hauteurs du nord ainsi que les pics s'étendant vers l'est. Ils étaient décidés à se battre jusqu'à la mort. *Fou-tô* ordonna d'abord à *Alikoun* et autres de courir aux hauteurs de l'ouest en passant par la rivière méridionale, puis il attaqua en personne les rebelles des hauteurs de l'ouest. Il monta à l'assaut et se battit pendant plusieurs heures sans succès. Alors il fit choix de plusieurs dizaines de fusiliers qui gravirent les hauteurs et, du sommet septentrional, firent un feu plongeant sur les rebelles. Pendant ce temps, les troupes d'*Alikoun*, passant par la rive méridionale, faisaient feu des hauteurs, de loin, sur les rebelles au nord des hauteurs. La base des montagnes est étroite, elle est bordée par l'eau n'ayant un passage que pour un cavalier. De plus les bagages et les serviteurs des rebelles obstruaient le sentier. Nos deux corps d'armée se divisèrent alors et occupèrent les chemins par où les rebelles pouvaient s'enfuir : ces derniers n'eurent plus aucun moyen de fuir. Alors *Fou-tô* ordonna à *Hudui* et à *Khodjïs* de planter un grand étendard mahométan et de crier aux rebelles de se rendre. Ceux qui se rendirent descendirent des hauteurs avec un bruit

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

semblable à celui du tonnerre, en courant ; le Petit Khodja les frappa de son sabre sans pouvoir les arrêter ; 12.000 mahométans environ se rendirent ainsi : on prit plus de 10.000 têtes de bétail. Les deux Khodjas, emmenant leurs femmes et leurs enfants, ainsi que 300 ou 400 de leurs anciens serviteurs, se retirèrent au Badakhchan.

La comparaison de ce passage avec notre récit et la similitude de certaines phrases et expressions des deux textes montrent jusqu'à l'évidence que *Oueï Yuan* a puisé aux mêmes sources (sans doute les rapports au trône de *Tchao-houeï* et *Fou-tô*) que les historiens officiels.

(206) p.139 Sultan Chah, khan du Badakhchan.

(207)

« Les deux rebelles s'enfuirent dans le Badakhchan, poursuivis de près par les troupes du sous-maréchal *Fou-tô*. En arrivant sur la frontière de ce pays, *Fou-tô* envoya l'un de ses officiers porter une lettre au k'an *Sultan cha*. Il y enjoignait à celui-ci de faire prisonnier et de lui livrer Boronidou (*Bourkhân-uddin*) et K'odzidchan (*Khodjo-Djân*), qui, pleins d'ingratitude pour la bonté et la faveur spéciale avec laquelle l'empereur les avait toujours traités, avaient osé lever l'étendard de la révolte contre lui.

(*Notice sur le Badak'chan*, traduite du *Si-yu t'oung tche*, dans notre [Recueil de documents](#), p. 195.)

(208) La chaîne des monts d'*Altchoukha* (ou d'*Alkoûn tchoukka*) est une branche très élevée du Thsoug ling (*Ts'oung-ling*), surmontée de pics ; elle finit à la frontière du Badakhchan (Klaproth, [Magasin asiatique](#), t. I, p. 93).

(209) « La rivière de *Tsinar* (ou *Boo tsinar*) est à la frontière méridionale du Badakhchan » (Klaproth, [Magasin asiatique](#), t. I, p. 94).

(210) D'après le texte, que nous traduisons littéralement, il semble qu'il s'agit ici de tous ceux qui avaient suivi les Khodjahs, mais peut-être n'est-il réellement question que de *Bourhân-uddin* et de *Khodjo-Djân*.

(211) Tschiab ?

(212) Sur ces faits, les auteurs étrangers et chinois que nous avons pu consulter ne sont pas toujours d'accord.

Kuropatkin ([Kashgaria](#), p. 116) se contente de dire :

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

« Foo-de (sent towards Badakhchan to follow after the Khodjas) overtook them and utterly routed their band of adherents. Four Khodjas were slain in the fight and two were taken prisoners. Boorkhan-Eddin's son, Sarwim Sak or Saali-Khodja, alone escaped.

Boulger (*History*, p. 167) :

« The two brothers fled over the Pamir to Badakshan, but the chief of that country caused them to be slain, and sent their heads as a peace offering to the Chinese. Fouta pursued the relies of the Khoja force wherever they were to be encountered, and it is said that the only member of the ruling family to escape was a boy named Sarimsak, who was the ancestor of the Khoja adventurers who at different times during the present century put forward their pretensions to the throne of Kashgar.

W. H. [Wathen \(*Notices of Chinese Tartary, Chin. Rep.*, vol. XII, p. 240\)](#) :

« Ai Khojeh (*Bourhân-uddin* ou *Khodjo-Djân*) and his followers, finding it impossible to continue the contest, fled to Badakshan ; but the prince of that country betrayed him, and gave him up to the Chinese, who put him to death. In retribution for this treachery, his country (the people of Yarkand believe) has been visited by the miseries that have since befallen it and fell an easy prey to Mohammed Muradbeg, of Kanduz, who some years ago invaded and conquered it ¹. When Ai Khojeh was thus delivered into the hands of the Chinese, his son and his grandson, Jehanguir Khojeh (Djihanguir), fled to Andejan (Andidjan). Some years afterwards, Ai Khojeh's son died, leaving his son Jehanguir Khojeh, then a youth, under the care of the Khan of Kokan (Kokand). About ten or eleven years ago, observing how unpopular the Chinese had become, he formed a plan for regaining the possession of his forefathers.

(Suit le récit de la révolte de p.140 Djihanguir : comparer *Histoire de l'insurrection des Tounganes sous le règne de Tao-kouang, 1820-1828*, d'après le *Cheng-vou-ki* de Oueï Yuan, dans notre [Recueil de documents](#).)

Un autre auteur (*Notices of modern China, Chin. Rep.*, tit. V, p. 273) s'exprime ainsi :

¹ Cf. J. Wood, *A personal narrative of a journey to the source of the Oxus, etc.*, London, 1841, p. 249 ; collect. Yale, *Marco Polo*, t. I, p. 155.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

« One of them (*of the Khodjah*) apparently fled to Badakshan and was put to death by the mir of that country to malle favor with the Chinese or to avert their displeasure. The other perished also ; but both left sons. Abdallah, the son of Pulatun (*Bourhân-uddin*)

« should, said the present emperor (*Tao-kouang*) in one of his edicts, have been destroyed also, but the then reigning emperor (*K'ien-loung*) compassionated him on account of his youth and spared his life, commuting death to domestic slavery under great officers of state. During the third year of my reign, continues His Majesty, I liberated him, in consequence of his having lived long in slavery and behaved quietly, and placed him and his family under the White Mungkee (*Mongol*) standards (*bannières*), and gave him employment ».

This edict was published after the rebellion of Jehanguir (*Djihanguir*) who was grandson of Pulatun (*Bourhân-uddin*), whom father appears to have sought refuge with the khan of Kohan (*Kokand*) where Jehanguir (*Djihanguir*) was born and seems chiefly to have lived. Moorecroft speaks of him as reciding under the protection of Omar, khan of Kohan (*Kokand*) in 1822.

De Mailla ([Histoire, p. 573](#)) est plus explicite :

« Fouté somma le sultan de Badakchan de lui livrer les deux Ho-tchom (*Khodjahs*) et les principaux officiers de leur suite. Le sultan craignit qu'on ne l'assiégeât ; cependant il répondit qu'il s'informerait de la querelle des Chinois avec les Ho-tchom (*Khodjahs*), et que si ces derniers étaient coupables, il les ferait punir lui-même suivant les lois du pays et de sa religion. Les Chinois furent peu satisfaits de cette réponse ; mais le hasard les servit au-delà de leurs espérances. L'un des Ho-tchom (*Khodjah*) mourut des blessures qu'il avait reçues en combattant ; il se trouva que l'autre avait insulté le sultan de Badakchan dans la personne d'un de ses parents qu'il avait cruellement fait mourir quelques mois auparavant. Le sultan apprit de plus que les Ho-tchom (*Khodjahs*), non contents d'avoir mis à contribution plusieurs terres de ses alliés et d'y avoir fait de grands dégâts, avaient encore fait main basse sur les habitants d'un village qui avaient voulu leur résister. Il fit mettre à mort le second des Ho-tchom (*Khodjah*) dont la tête fut portée à Péking, et présentée à

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

l'empereur, qui la fit exposer dans une cage de fer, près de la porte la plus fréquentée de cette capitale ¹.

Comparons ce que disent les textes chinois ; *Oueï Yuan (Cheng-vou-ki liv. IV)* :

« Lorsque le grand et le petit Khodjah avaient poussé leurs gens dans la direction de l'ouest, leur intention était de s'emparer du pays de *Badakhchan*. À ce moment, comme le chef de cet État n'était pas venu en personne les recevoir, ils firent trancher la tête, de colère, à son envoyé et s'entendirent avec les tribus voisines pour ravager la contrée. Alors le chef de *Badakhchan* leva des troupes pour leur résister : il leur livra bataille à la montagne *Alkhoun tchoukha* et fit prisonniers les deux frères. Le maréchal (*Tchao-'houei*) exigea ceux-ci : leurs têtes furent envoyées enveloppées. *Note de l'auteur chinois* : Cette année on n'envoya que la tête de *Khodjo-Djân* : le corps de *Bourhân-uddin* avait été dérobé ; ce ne fut que dans la vingt-huitième année que le *Badakhchan* recouvra son corps et arrêta sa femme et ses enfants pour les offrir (aux Chinois). p.141

T'ai ts'ing y t'oung tche (Notice sur le Badakhchan, traduit par Klaproth, Magasin asiatique, t. I, p. 91) :

« Les deux chefs se sauvèrent dans le territoire de *Badakhchan*. Le général *Fou-te* les suivit à la tête d'un corps d'armée et envoya un de ses officiers au *Sulthan chah* pour lui demander leur extradition. *Boronitou (Bourhân-uddin)* et *Khodzidjan (Khodjo-Djân)* s'étaient cachés à *Siknan*, situé dans le pays de *Badakhchan* et appartenant à *Chamour bek*. *Sulthan chah* ne se conforma pas à la demande du général chinois ; il se contenta d'arrêter *Boronitou (Bourhân-uddin)* et le mit sous une garde militaire. *Khodzidjan (Khodjo-Djân)* se rendit à la montagne *Alkhoûn tchou kha*, pilla le voisinage, et se retira bientôt plus loin, au-delà de la rivière *Boo tvinar* ; on l'attaqua sans pouvoir se saisir de sa personne. Enfin, il fut pris et gardé en prison à *Tchaidjab*. *Fou-te*, mécontent de la conduite de *Sulthan chah*, réitéra sa demande pour l'extradition des rebelles ; et pour la faire effectuer, il entra dans le *Wakhan*, habité par une tribu de l'Hindoustan, et de là il s'approcha de la ville de *Badakhân*

¹ Cf. [Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes](#), t. XXXV, p. 241 et suiv.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

(*Faizabad*), dans l'intention de s'emparer par ruse des frères de *Khodzidjan* (du frère de *Bourhân-uddin* ?), de même que de *Tarbadjé* (?). Cependant ces rebelles ayant pénétré son dessein, se dirigèrent avec leurs troupes sur Badakhchan. *Sulthan chah* aurait bien désiré de les livrer aux Chinois, mais comme ils étaient de la famille du *Paighamber* (ou du prophète Mohammed), il craignit le ressentiment des autres tribus musulmanes. Cependant l'armée chinoise arriva sous les murs de sa capitale (*Faizabad*), et *Fou-te* déclara au nom de l'empereur qu'il voulait être obéi, et qu'un refus de se conformer à ses ordres aurait des suites fâcheuses ; alors *Sulthan chah* changea d'avis et fit tuer les deux chefs. Le corps de *Boronitou* (*Bourhân-uddin*) ayant été volé, il n'envoya que la tête de *Khodzidjan* (*Khodjo-Djân*) dans une boîte pour être présentée à l'empereur.

Si-yu t'ou tche (*Notice sur le Badakhchan*, traduite dans notre [Recueil de documents, p. 195](#)) :

« Lorsque, le huitième mois de la vingt-quatrième année Tç'ienn-long (septembre 1759), les deux rebelles *Boronidou* (*Bourhân-uddin*) et *K'odzidchan* (*Khodjo-Djân*) eurent été battus sur les bords du lac *Yéchi* (*Yéchi koul*), ils s'enfuirent dans le Badak'chan, poursuivis de près par les troupes du sous-maréchal *Fou To*. En arrivant sur la rivière de ce pays, *Fou To* envoya l'un de ses officiers porter une lettre au *K'an Sultan cha*. Il y enjoignait à celui-ci de faire prisonniers et de lui livrer *Boronidou* et *K'odzidchan*, qui, pleins d'ingratitude pour la bonté et la faveur spéciale avec laquelle l'empereur les avait toujours traités, avaient osé lever l'étendard de la révolte contre lui.

En ce temps, les deux chefs rebelles s'étaient enfuis dans le bourg de *Sik-nam*¹, qui dépendait du beg *Chamour*, vassal du *K'an* de Badak'chan. Ils alléguèrent faussement qu'ils voulaient passer par ce pays pour se rendre à la Mecque. Les deux rebelles profitèrent de ce que le beg *Chamour* se trouvait à cette époque à la capitale de *Sultan cha* (*Faizabad*) pour piller et ravager à leur aise bourgs et hameaux. *Chamour* (qui accourait sur les lieux) rencontra en

¹ *Shigan* ou *Chignan*, cf. *The Pamirs*, by the Earl of Dunmore, t. II.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

chemin l'officier envoyé par Fou To et le conduisit à Sultan cha : celui-ci, se conformant aux instructions contenues dans la dépêche de Fou To s'empara de Boronidou et le mit aux fers. Puis il cerna les troupes que K'odzidchan avait pu réunir sur la montagne Arhounjok (*Arkoun Ichoukha*) ; celles-ci purent cependant se retirer au-delà de la rivière de Baotsinar (*Boo Tsinar*) où il les attaqua. Les rebelles ^{p.142} ne purent soutenir le choc de ses troupes : K'odzidchan, qu'une blessure et sa corpulence empêchaient de fuir aisément, fut pris et jeté dans la prison du Badak'chan qui porte le nom de Djaijab.

Sultan cha se hâta d'envoyer un émissaire à Fou To pour lui annoncer qu'il faisait sa soumission et qu'il avait pris les deux chefs rebelles. Fou To vit que sa soumission était réelle et lui dépêcha un de ses officiers pour lui ordonner de livrer sur-le-champ ces prisonniers. En même temps il fit entrer son armée à Ouak'ana (*Wakhan*) et s'y établit pour attendre les événements.

A ce moment, les troupes de l'Indoustan s'approchèrent du Badak'chan dans le dessein de ravir Boronidou et K'odzidchan ; elles étaient sur le point de traverser le royaume de Tarbas, ennemi du Badak'chan, pour attaquer ce dernier pays.

Cependant, Sultan cha, qui, dans l'origine, voulait livrer à Fou To les deux chefs rebelles, craignait que les tribus voisines n'y consentissent pas et ne l'en empêchassent, parce qu'ils descendaient de même d'ailleurs que lui, de la famille de Paigambar (le prophète Mahomet). Apprenant que Fou To savait la cause de son hésitation, il se hâta de lui écrire une lettre ainsi conçue :

« Mes sujets sont également ceux de l'empereur de la Chine ; ils doivent haïr ceux que celui-ci hait. De plus, peut-on souffrir que des milliers d'hommes périssent à cause de ces deux criminels ? »,

et il fit massacrer Boronidou et K'odzidchan. Le cadavre du premier fut dérobé, et Sultan cha ne put que livrer la tête de K'odzidchan... La vingt-huitième année (1763) il livra le cadavre de Boronidou (qui avait été retrouvé) ainsi que la femme et les enfants de ce descendant des K'odjas.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Le *Si-yu t'oung ouen tche* n'indique pas les descendants des deux Khodjahs. Selon le *Cheng-vou-ki*, *Bourhân-uddin* eut deux fils nommés *Abdoul* et *Samouk* : *Abdoul* aurait eu pour fils *Djihanguir*. Le fils de ce dernier aurait été *Bourzouk* ? Cf. notre [Recueil de documents \(p. 63\)](#), [Liste de membres de la famille des K'odjas d'après le Cheng-vou-ti](#).

(213)

« Sulthan chah se soumit avec tout son peuple composé de 100.000 familles, et son pays fut enclavé dans les limites de l'empire, de même que celui de *Bolor*, fort de 36.000 familles et situé dans le voisinage. » (*T'ai ts'ing y t'oung tche*, *Notice sur le Badakhchan*, Klaproth, [Magasin asiatique, t. I, p. 92.](#))

« En 1749 (lisez 1759) le prince de *Bolor*, *Chakhou Chamed* (peut-être *Chahkou chah Amed*) se soumit aux Chinois et son pays fut enclavé dans les limites (*loc. cit. Bolor*, p. 96). »

« Sultan cha fit sa soumission avec les 100.000 familles de sa propre tribu, et les 30.000 familles de la tribu de *Bolor*. » (*Si-yu t'oung tche*, *Notice sur le Badakhchan*, dans notre [Recueil de documents, p. 197.](#))

« Le chef ou roi de *Bolor*, *Chah Chamod*, fit sa soumission en même temps que le *Badak'chan*, la vingt-quatrième année *Tçienn-loung* (1759). L'année suivante (1760), il envoya à la cour le beg *Chah*, que l'empereur invita à un festin, etc. » (*loc cit.*, [Notice sur le pays de Bolor, même ouvrage, p. 206.](#))

(214) *Oueï Yuan* complète notre récit officiel en nous donnant quelques détails sur les récompenses accordées par l'empereur aux principaux officiers ainsi que sur la réception que fit *K'ien-loung* à l'armée victorieuse :

« *Tchao-'houeï*, au moment où il était assiégé (dans le camp de la rivière Noire) avait déjà reçu le titre de duc 武 貂 謀 勇 (*Intrépidité guerrière et bravoure de bon conseil*) de première classe. À ce moment l'empereur lui conféra en outre le rang de clerc de la famille impériale et lui fit cadeau d'une selle et d'une bride d'honneur ; *Fou-tô*, au p.¹⁴³ moment où il était allé au secours (de *Tchao-'houeï*) avait reçu le grade de comte (*bravoure parfaite*) : à ce moment, l'empereur lui conféra le grade de marquis de première classe ; les officiers et soldats ainsi que chefs mahométans *Emin*,

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

Khodjîs, Aotouei, etc., qui s'étaient distingués, reçurent respectivement des récompenses. On éleva une tablette (pour rappeler la victoire) dans le collège impérial et, sur tous les champs de bataille, on fit graver des inscriptions ¹.

Au deuxième mois de l'année suivante, l'armée victorieuse revint. L'empereur se rendit en personne au-devant d'elle : à 3 *li* au sud de la ville de *Léang-chiang* (province du Tche-li, non loin de Péking), on éleva un autel et on planta l'étendard impérial. L'empereur lui-même adressa des actions de grâces au Ciel, et, après lui, le maréchal et ses officiers, en tenue de campagne, les princes, les ducs, les grands dignitaires, accomplirent les cérémonies d'usage. Cela fait, l'empereur se plaça dans la tente jaune (impériale) et donna audience au maréchal et à ses officiers qui se prosternèrent en lui embrassant les genoux. Peu après, des ambassadeurs envoyés par les pays des Bourouts, de l'Afghanistan, de Bolor, de Kokand, d'Andidjan, de Badakhchan, vinrent à la cour (offrir leur soumission). »

De Mailla ([Histoire, p. 574](#)) :

« La guerre étant ainsi heureusement terminée, K'ien-long fit publier la paix, et rappela ses troupes. Il donna des récompenses aux officiers et aux soldats à chacun selon le degré de leur mérite, et il chargea quelques-uns de ses grands de veiller à ce que personne ne fût mécontent. Il décora le général *Tchao-'houei* du titre de comte, avec tous les honneurs dont jouissent les régules ; et il lui permit, ainsi qu'aux lieutenants généraux Fouté, Ming-joui et Arikouen, d'entrer à cheval dans les cours de son palais ; il accorda la même faveur à Chouhedé.

Abel Rémusat (*Études biographiques, Kao-ts'oung*, dans les [Nouveaux mélanges asiatiques, p. 49](#)) :

¹ « Après la réduction des tribus musulmanes, l'empereur Khian-loung fit placer sur le bord du Yéhil koul un monument avec une inscription de sa façon, qui célèbre les victoires remportées sur les mahométans (*T'ai-ts'ing y t'oung tche, Notice sur le Badakhan*, trad. par Klapproth, [Magasin asiatique, t. I, p. 93](#)). » Le texte de cette inscription, ainsi que celui des autres productions du même genre relatives aux campagnes de l'*Ili* et du Turkestan, se trouve au livre servant d'introduction du *Kin-ting sin kiang tche-liô*, cf. Appendice II.

Récit officiel de
La conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760)

« Khian-loung, se voyant seul maître des régions centrales de l'Asie, voulut se conformer aux rites que les anciens empereurs pratiquaient à la fin d'une guerre heureusement terminée. Il se rendit à 10 lieues de Péking, sur la route par où devait revenir le général Tchao-'houeï, dans un lieu où l'on avait élevé un autel et plusieurs tentes, dont l'une était destinée à l'entrevue de l'empereur avec son général. Lorsqu'on fut près de l'autel, Khian-loung mit pied à terre et dit à Tchao-'houeï qui sortait de sa tente : « Vous voilà heureusement de retour, après tant de fatigues et de glorieux exploits. Il est temps que vous jouissiez dans votre famille d'un repos dont vous avez si grand besoin. Je veux être moi-même votre conducteur ; mais il faut auparavant que nous rendions ensemble de solennelles actions de grâces à l'esprit de la victoire. » Il s'approcha de l'autel, fit les cérémonies et rentra ensuite dans la tente avec le général Tchao-'houeï, Foute et d'autres officiers. Il s'assit, et ayant fait asseoir aussi Tchao-'houeï, il lui présenta lui-même une tasse de thé. Le général voulut la recevoir à genoux, comme c'est l'usage pour tout ce qui vient même indirectement de l'empereur, mais ce prince ^{p.144} s'y opposa. On se mit ensuite en marche au milieu d'une foule immense, avec un cortège magnifique. L'empereur était sous un dais, précédé d'un pas par Tchao-'houeï à cheval, le casque en tête et armé de sa cuirasse. 30 prisonniers turcs marchaient derrière à pied et enchaînés. Ce triomphe eut lieu au mois d'avril 1760. » Comp. le [Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes](#), t. XXXV, p. 250 et suiv.

(215) Il avait le grade de général de troupes mandchoues. Il se suicida au moment de la révolte (ce détail nous est fourni par une chanson de *K'ien-loung* sur la prise de *Ouché* ; cf. *K'in-ting sin-kiang tche-lïo*, livre servant d'introduction, p. 86, recto).

(218) Il fut tué par une flèche pendant le siège de *Ouché* par les troupes de *Ming Joueï* (*K'in-ting sin-kiang tche-lïo*, livre servant d'introduction, p. 39, verso).

(219) Cf. notre [Recueil de documents, p. 7](#) ; le *K'in-ting sin-kiang tche-lïo* (livre servant d'introduction, p. 35 à 40) fournit quelques renseignements sur cette révolte locale.

@